

SOMMAIRE

Vie Intellectuelle (dessin de André Lhote)		
Notes sur Molière	Jean BERNIER	169
Georges Grosz	Ivan GOLL	174
Lectures et débats : Aspects de l'Amérique	Léon BAGALGETTE	176
La Nuit.....	Marcel MARTINET	179
Une femme de bien	MAURICE	181

Vie politique (dessin de Pierre Peltier)		
A-t-on abandonné toute idée d'intervention en Russie	P. VAILLANT-COUTURIER	184
Les Intérêts et la Sottise		186
Vie Sociale et Economique (dessin de Mela Muter)		
Les aspects sociaux du mouvement Gandhi dans l'Inde	RAM PRASAD-DUBE	188
La Russie appelle au secours	Willy MUNZENBERG	192
En supplément : La Conférence de NANSEN et un dessin de STEINLEN.		

LA VIE DE " CLARTÉ "

NOTRE SOCIÉTÉ

Croyez-vous qu'il faille réagir contre la multitude de livres dont nos adversaires peuvent inonder la France pour y propager les mensonges et les calomnies de tous les faux savants, de tous les faux intellectuels.

Croyez-vous que si petit que soit notre effort, il n'en reste pas d'une utilité immense ?

Alors quel est le devoir de tout homme qui veut avec nous faire la révolution dans les esprits ?

Adhérer à notre société « Editions Clarté ».

Plus nombreux seront nos actionnaires, plus puissante sera notre société.

315 camarades, un seul de nos lecteurs sur 50 ont versé déjà à eux seuls 21.335 francs !

Il faut, si vous le pouvez, imiter leur exemple.

Pour 25 francs, vous deviendrez actionnaire de notre société d'éditions.

Pour 25 francs vous apporterez à notre œuvre d'éducation prolétarienne par le livre, l'appui le plus précieux.

Remplissez aujourd'hui même un bulletin de souscription.

Section Universitaire de Lyon

La section est aujourd'hui formée. Elle commence à collaborer avec les jeunes révolutionnaires, dont elle sera le centre de documentation.

Les réunions ont lieu désormais le mercredi, 17 heures, à la Maison du Peuple, 169, rue Molière. Une réunion sur deux est publique. Prochaines causeries :

1^{er} mars. — La question sociale sous la Révolution Française (Casati).

La discussion est libre. Instituteurs et étudiants sont cordialement invités.

Adresser la correspondance, au secrétaire de la S. U. de Clarté, 7, rue de la Tunisie.

Souscription pour les affamés de Russie

Barrère, sur chiffre d'affaires, 100 ; Claude Barrère, 13 ; Gabriel Barrère, 13 ; Souscription Saint-Etienne (1^{re} liste), 195 ; J. Sibert, 1.000 ; Friedmann, 400 ; Jean Rostaud, 1.000 ; H. Markwald, chèque de 3.000 en francs belges, 2.851 90 ; Fougeron, 100 ; Bendelac, 84 ; Yvette et Marcel Lallemand, 50 ; Fédération du spectacle unitaire, 100 ; Maison « Clarté », 10 ; Angèle Souef, 75 ; Henriette Vilain (3^e versement), 32 ; Anne et Jean Violat, 20 ; Pour 2 Russes selon la formule de Nansen, 48 ; A. Sévaux, Coutances, 25 ; Une camarade, 30 ; Henry Marx (2^e vers.) 190 fr. (vente de 122 livres à 5 francs : 610 francs, sur laquelle 500 francs ont été versés à la liste précédente) ; Henry Marx, don de divers anonymes, 80.

Total	6.336 90
Total des listes précédentes	14.448 95
Total à ce jour	20.785 85

Section Universitaire Parisienne de Clarté

Nos camarades des Arts et Métiers nous prient de proclamer dans notre revue qu'à aucun prix ils ne seront des briseurs de grève.

A nos Abonnés

Quelques réclamations nous parviennent de la part d'abonnés qui ne reçoivent pas régulièrement « Clarté ».

Malgré l'exiguïté de nos locaux, malgré le tout petit nombre de notre personnel qui doit travailler plus que dans n'importe laquelle des autres revues, nous pouvons assurer à nos abonnés que neuf fois sur dix, il n'y a dans ces irrégularités, aucune faute de notre part.

Les numéros partent. S'ils n'arrivent pas, c'est qu'ils sont interceptés en route ou non distribués.

« Clarté » a déjà adressé à maintes reprises des protestations à l'administration centrale des postes.

Tous nos abonnés doivent eux aussi joindre leurs protestations individuelles aux nôtres.

Deux camarades nous écrivent, l'un de Bellegarde, l'autre de Vals-les-Bains, pour nous aviser de leur renouvellement — leur nom est illisible — le nécessaire n'a pu être fait.

Nous prions nos abonnés d'écrire très lisiblement leur nom et adresse, pour nous simplifier les recherches et nous éviter une perte de temps, et toutes erreurs qui peuvent se produire.

Pour nos camarades de Paris et de province qui n'ont pu assister le 17 février à la conférence faite par Nansen au Trocadéro, nous donnons ici le texte, intégral, sténographié, du discours prononcé devant plus de 6.000 personnes par le grand homme qui s'est donné à tâche de sauver la Russie.

Sauver les affamés de Russie c'est l'intérêt même et le devoir de tous les peuples par le D^r NANSEN



Lisez et faites lire autour de vous

UN SCANDALE SANS PRÉCÉDENT!

Un film révolutionnaire en 49 épisodes

49 coups de pieds dans l'arrière.....

de Poincaré — des bourreurs de crânes — des profiteurs — des Imbéciles

LE FILM 1914

Texte et dessins de Lucien LAFORGE

EST PARU

En vente à Paris dans tous les kiosques et en province dans toutes les bibliothèques des gares : 3 fr.

LE LIVRE QU'IL FAUT LIRE

A. TABARANT

L'Évangile nouveau

Un roman passionnant — une œuvre extraordinairement vivante et humaine — qui nous fait assister à la naissance du marxisme révolutionnaire. Critique, polémiste, pamphlétaire, Tabarant apparaît comme un des grands romanciers révolutionnaires de ce temps.

Un volume in-16 264 pages.

En vente à Clarté : 6 fr. 75; franco: 7 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

Raymond LEFEBVRE

L'ÉPONGE DE VINAIGRE

Ces pages vigoureuses et sobres où s'affirme le talent immense du grand disparu, sont les dernières qu'il écrivit avant son voyage tragique.

Connaissiez et aimez Raymond Lefebvre.

Édité par Clarté, 16, rue Jacques-Calot.

En vente partout : 3 francs.

VIENT DE PARAÎTRE :

Marcel Martinet

LA NUIT

6 Dessins de Gaston Pastré

Le poète des *Temps Maudits* — les poèmes les plus désespérés que la guerre ait fait jaillir du cœur d'un homme — publie aujourd'hui le drame de la révolte des soldats. Cette œuvre que la poésie anime d'un bout à l'autre, sans que la vie jamais s'en sépare, emprunte aux événements un caractère de poignante actualité.

Editions Clarté : Un fort volume, prix : 5 fr. 50.

LA FAMINE EN RUSSIE

Sauver les affamés de Russie

c'est l'intérêt même et le devoir de tous les peuples

Notre premier devoir est d'agir pendant qu'il en est encore temps

Il y a quatre mois, j'ai attiré l'attention de la Société des Nations dans son assemblée solennelle à Genève sur la situation de la Russie et sur la famine qui commençait déjà à dévaster la région de la Volga. Devant le plus haut tribunal de l'humanité, j'ai essayé d'exposer les dangers qui menaçaient cette partie de la Russie. J'ai dit que d'immenses étendues de territoires, des provinces entières étaient également menacées d'être dépeuplées par une dangereuse famine. J'ai indiqué que non seulement ces régions étaient en danger, mais encore qu'il fallait surtout veiller à ce que la terre put êtreensemencée en automne, à ce qu'il y ait assez de fourrage pour que les chevaux et le bétail ne meurent pas et que les populations puissent continuer à cultiver leurs champs.

Je craignais avec hélas trop de raison, que si l'on ne venait pas de toute part en aide à la Russie, ces populations n'en vissent à se trouver complètement dénuées, sans semences et sans fourrage.

Or, nous savons maintenant que le fourrage et les semences et les céréales se trouvaient en abondance tout près des frontières de la Russie. Les bateaux dans les ports et les locomotives dans les gares étaient prêts à les transporter. Des milliers et des milliers de chômeurs un peu partout dans le monde entier auraient été bien aises de travailler à ce ravitaillement de la Russie. Je demandais à tous les gouvernements du monde de nous accorder cinq millions de livres sterling pour subvenir aux plus pressants besoins, à peine la moitié du prix d'un des grands cuirassés de guerre.

Les gouvernements n'ont pas cru devoir répondre à cet appel.

Et bien voici que cette famine que j'ai annoncée il y a quatre mois est arrivée. Sans aucun doute, c'est la plus grande famine que l'Histoire ait jamais connue. Elle est bien pire que je ne le redoutais ; car ce n'est pas une région de 10 ou 15 millions d'habitants qui est atteinte, c'est une région de 33 millions d'habitants, deux

fois plus grande que la France. Sur ces 33 millions, il y a 19 millions qui sont menacés de mort et certainement 10 à 12 qui mourront si nous ne leur portons pas secours. Et quoique nous puissions faire, plusieurs millions mourront quand même parce qu'il est déjà trop tard !

Cependant si les gouvernements agissent et agissent vite, on pourra préserver des millions de vies, mais toujours avec ce regret que plusieurs millions n'auront pu être sauvés. Et cela est d'autant plus urgent que cette vaste contrée de la Volga est habitée par une population agricole ; par des paysans qui ne vivent que de leurs cultures. Ne pouvant ensemer en automne et au printemps, ils ne peuvent récolter au mois de juillet et de septembre ; ce n'est donc pas seulement la famine pour cette année, mais une autre pire encore pour l'année prochaine.

Nous devons, dans les deux mois qui nous restent, trouver non seulement les moyens de sauver la vie des travailleurs de la terre, mais encore de leur apporter de quoi ensemer cette terre.

Nous avons deux problèmes qui se dressent devant nous : le premier est urgent et pressant : il faut avant tout sauver les vies. Le second est d'empêcher que la terrible famine de cette année ne se répète plus terrible encore l'année prochaine.

Les mauvaises raisons de ceux qui ne veulent pas secourir les affamés russes

Je sais bien qu'il peut se trouver des gens pour nous demander : « Mais après tout, en quoi est-ce que cela nous regarde d'aller nous occuper des malheureux qui meurent là-bas à des milliers de kilomètres, le long d'une rivière glacée ? » Et bien, à cette question, je peux répondre par deux raisons péremptoires :

1° L'intérêt économique de l'Europe ; je ne crois pas et je pense que personne, même pour un instant ne peut croire qu'il est sage pour l'Europe de laisser son plus grand grenier se transformer en un désert dépeuplé ;

2° Et cette raison me paraît si forte et si impressionnante, qu'elle n'est plus même discutable. Est-ce que véritablement les peuples d'Europe peuvent rester les bras croisés devant un si grand malheur et laisser là-bas des millions de femmes et d'enfants mourir du froid et de

Pour 22 francs vous pouvez sauver une vie humaine !

100.000 personnes ont souscrit en un an au

LAROUSSE UNIVERSEL

Le dictionnaire d'après-guerre en deux volumes en cours de publication sous la direction de Claude Augé

Posséder le LAROUSSE UNIVERSEL, c'est avoir sous la main toutes les connaissances humaines

dans l'état où elles sont actuellement, après les profonds bouleversements de ces dernières années (tous les faits, tous les hommes, toutes les idées y compris ceux de la guerre et de l'après-guerre)

PRIX DE L'OUVRAGE : Relié 175 fr., Broché 135 fr.

En souscrivant maintenant, vous recevrez dans quelques semaines, tout en n'ayant à verser que 15 francs tous les deux mois, le tome 1er (A-K), qui contient déjà à lui seul 63.735 articles, 14.000 gravures, 53 planches photographiques, 84 planches en couleurs et 148 cartes dont 20 en couleurs. — Le Tome II paraîtra dans 15 mois plus tard.

BULLETIN DE COMMANDE à remplir et à adresser avant cette date à

Veillez m'inscrire pour un exemplaire du Larousse Universel : en deux volumes reliés demi-chagrin (vert foncé — rouge), livrables à l'achèvement de chacun d'eux au prix de 175 fr. (1) ; en deux volumes brochés, livrables à l'achèvement de chacun d'eux, au prix de 135 fr. ; — en série de 10 fascicules, au fur et à mesure de la publication, au prix de 135 fr. (1).

Je payerai à raison de 15 fr. tous les deux mois, sur présentation de reçu à domicile, le premier le 5 du mois prochain (2). — Je payerai la totalité au comptant, en souscrivant (ci-joint le montant total, moins 5 % d'escompte). (Biffer le mode non choisi).

(1) Port et emballage en sus 7 fr. en volumes ; 15 fr. en série. — (2) Conditions valables seulement pour la France, l'Algérie, la Tunisie, la Belgique et la Suisse.

Nom (très lisible) _____

Qualité ou adresse de l'emploi _____

Adresse personnelle _____

Bureau de poste _____

Gare la plus proche _____

Le _____

1922.

SIGNATURE :

la faim sur les plaines glacées de la Russie ? L'humanité ne doit pas le permettre !

Je sais qu'on a discuté notre action, qu'on a soulevé des objections dans la presse contre nous, et aussi contre l'œuvre que nous avons essayé d'organiser. Je vais examiner ces arguments avec toute l'impartialité nécessaire. Quels sont-ils ? Il y en a de trois sortes :

Tout d'abord, on a dit dans une certaine presse que si les gouvernements portaient secours à la Russie, ils contribueraient dans une certaine mesure à maintenir au pouvoir le gouvernement des soviets.

La seconde raison que l'on a objectée est qu'il n'était pas possible d'obtenir une certitude absolue que les secours puissent arriver à bon port. Quant à la troisième raison, et qui est probablement la plus sérieuse, elle est venue de la part des gouvernements : A savoir : que la situation économique générale est telle aujourd'hui qu'il semble difficile aux gouvernements d'imposer à leurs populations des sacrifices, si légers soient-ils, pour venir en aide à une nation étrangère et éloignée.

Je ne veux pas m'étendre plus longuement en répondant au premier argument, car j'ai toujours tâché, aussi bien dans cette affaire de la famine que dans celle des prisonniers de guerre, de laisser strictement la politique de côté, et je demanderai à tout le monde de bien vouloir en faire autant.

En montrant en Europe qu'il y a des cœurs et des bons cœurs, je ne crois pas qu'on aide les bolcheviks à rester au pouvoir. D'ailleurs est-ce que qui que ce soit est prêt à suivre cet argument jusqu'à sa conclusion logique ? C'est-à-dire, est-ce que qui que ce soit est prêt à soutenir que dans le but de changer le gouvernement des soviets qui existe aujourd'hui en Russie, il faut laisser mourir vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants ?

Je ne le crois pas, je ne peux pas le croire, et je n'ai pas peur de le dire. Si vous et moi étions des marins embarqués au loin sur la vaste mer et que nous apercevions un navire en détresse, luttant contre une dangereuse tempête, notre première action serait-elle de demander au capitaine de nous donner de copieuses explications sur sa manière passée de naviguer, d'échanger avec lui de nombreuses et multiples observations, de lui faire part de nos critiques sur ses théories de navigation et de lui demander encore par-dessus le marché des promesses, pour qu'il s'engage à l'avenir de cesser de naviguer selon ses idées, et d'accepter les nôtres ?

Non, je suis sûr qu'aucun de nous n'agirait de la sorte, sachant bien qu'en faisant ainsi, nous laisserions descendre au fond de la mer l'équipage et les passagers. Nous ne ferions qu'une seule chose, nous volerions au secours du navire en détresse.

Ni le peuple russe, ni le gouvernement actuel de la Russie ne peuvent être rendus responsables de la famine

Mais on va plus loin; on dit que le système des soviets est la cause de la famine, que par conséquent, il est inutile d'aider le peuple russe tant que ce gouvernement reste au pouvoir.

J'aimerais pouvoir répondre en détails à cet argument, mais je n'ai malheureusement que trop peu de temps à ma disposition. En tout cas, ce que je veux dire, c'est qu'une des nombreuses et multiples causes de cette famine, est tout d'abord la guerre qui a duré sept ans, quatre ans à l'extérieur et trois ans à l'intérieur. Puis le blocus, la rupture complète des relations économiques entre la Russie et l'étranger; puis la dépréciation considérable de son matériel d'instruments et de machines agricoles. Egalement le système de réquisitions du gouvernement des soviets a certainement contribué à réduire la culture dans de grandes proportions. Enfin et c'est là la cause primordiale : la terrible sécheresse qui a dévasté la région de la Volga. Et si, avant la guerre, une sécheresse pareille avait dévasté cette région, une famine aussi terrible ou presque aussi terrible aurait suivie, et je doute que la Russie eût pu lutter seule contre ce terrible fléau.

On en a vu d'autres famines, on a connu la sécheresse de 1891, celle de 1914 ; mais jamais telle que celle qui désola la Volga en 1921 et 1922.

La récolte presque toute entière a été détruite, et si un événement pareil s'était produit avant la guerre, il aurait ébranlé même l'Etat le plus fort.

Or, l'Etat russe, vous le savez tous, n'a jamais été un Etat bien robuste. Aussi l'aide de l'étranger lui est-elle plus qu'à aucun autre, indispensable pour combattre une famine dont il n'est pas responsable.

Tous les secours envoyés arrivent à destination et leur distribution est l'objet d'un contrôle des plus sévères

Maintenant je vais répondre à la deuxième objection que l'on adresse à l'Œuvre de Secours. On a dit qu'il est difficile, sinon impossible, d'obtenir l'assurance que les envois arrivent à destination.

Sur ce point, il faut examiner différentes objections de détails que l'on a faites.

En ce qui concerne l'accord qui est passé avec le gouvernement des soviets, vous savez tous avec quelle injuste violence il a été attaqué. On a répandu toutes sortes de légendes sur son compte. On a réussi à créer des préjugés qui tendent à faire penser à des gens excellents et très honnêtes qu'il n'est pas du tout sûr d'envoyer aujourd'hui des secours à la Russie.

Je désirerais dissiper une bonne fois tous les doutes que l'on a ainsi enracinés dans l'esprit de tant de gens. J'ai toujours affirmé, et j'affirme que mon accord me donnait et me donne tout le contrôle désirable sur tous les envois. Bien que j'aie toujours considéré comme admirable l'accord américain passé par M. Hoover, les points sur lesquels il diffère du mien m'ont toujours paru inapplicables en pratique et l'expérience a prouvé que j'avais raison.

J'ai là-bas des douzaines de collaborateurs qui travaillant à mes côtés ont pu se rendre compte de la bonne marche de mon organisation. Le meilleur argument à cet égard, est que la distribution des secours américains fonctionne aujourd'hui sur les mêmes bases que celles que j'ai établies. Ainsi, chaque personne qui donne aujourd'hui à l'Œuvre de Secours peut être assurée que ce qu'elle donne arrivera exactement à sa destination.

On dit encore : « Comment voulez-vous que, dans un pays où règne l'anarchie, les trains ne soient pas pillés et les transports ne soient pas impossibles. » L'on a répandu à ce sujet une quantité de légendes absolument fausses, des histoires de trains pillés, de dépôts mis à sac. Je tiens à dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces racontars.

Toutes les provisions que nous envoyons là-bas sont transportées dans des wagons plombés avec les cachets nécessaires. Ils parcourent le territoire russe sous la responsabilité du gouvernement des soviets, qui en assume la garde.

Et jusqu'ici nous avons pu constater avec satisfaction que tous les envois arrivent régulièrement avec les cachets intacts, sans perte appréciable. Le gouvernement des soviets a pris toutes les mesures nécessaires pour qu'il en soit ainsi. A notre connaissance, nous n'avons qu'un seul cas d'envoi, destiné à la Société des Amis des Quakers, qui a été perdu ou dérobé. Les Quakers ont présenté la note au gouvernement des soviets, qui a payé dès le lendemain avec un chèque sur une banque anglaise.

Ce qui est vrai, certes, c'est que la tâche est bien plus dure aujourd'hui qu'elle ne l'aurait été si nous avions eu les secours nécessaires plus tôt. Les transports, en hiver (je l'ai déjà dit du haut de la tribune de Genève), sont plus longs et plus difficiles à cause des rivières gelées, de la neige qui bloque les routes qui conduisent des villes aux villages. Mais, malgré tout, les transports arrivent.

Enfin, on emploie un dernier argument : on craint que les autorités ne fassent des distributions inadéquates. Je ne cacherai pas que la distribution est une chose extrêmement difficile dans un pays affamé où les tentations de vol sont naturellement très fortes. Les Américains s'étant aperçu de vols dans une petite ville, on

a installé depuis, un système très pratique et très exact de coupons-quittances que l'on doit remettre en échange de toute ration reçue. Ce système fonctionne et permet un strict contrôle de toutes les distributions, mais malgré tout les difficultés restent très grandes.

Il est vrai, comme je l'ai déjà dit, que la neige bloque les routes, que les chevaux sont morts ou qu'ils meurent les uns après les autres; il est vrai que les paysans affamés sont tellement faibles aujourd'hui que beaucoup d'entre eux ne peuvent plus même venir jusqu'aux postes de secours. Mais, malgré tout cela, les légendes absurdes répandues n'existent pas, non plus, que le danger de savoir qu'on vole ce qui a été envoyé. Et je tiens à ajouter que durant toute mon expérience, aussi bien dans cette œuvre de secours et de lutte contre la famine que dans l'œuvre organisée par la Société des Nations pour rapatrier les prisonniers, œuvre à laquelle j'ai travaillé précédemment pendant un an et demi, j'ai constaté que les autorités soviétiques ont tout fait pour m'aider, qu'elles ont donné toutes les facilités que j'ai demandées et toutes les garanties que j'ai suggérées. Ceux qui ont des doutes à ce sujet peuvent donc désormais dormir tranquilles sur leurs deux oreilles.

Nécessité absolue de secourir la Russie

Et maintenant, nous allons pouvoir enfin répondre à la question fondamentale. Mais quelle est-elle, cette question ? Ce n'est pas tellement celle-ci : *Quelle est la cause de la famine ?* mais c'est plutôt l'autre, *Faut-il encore des secours ?* Permettront-ils aux paysans, à cette population agricole, de reprendre son travail, de renaitre à la vie laborieuse, ou bien ne sera-ce qu'un palliatif, un moyen temporaire qui ne servira finalement à rien ?

A cette question, il n'y a qu'une seule réponse : Cela vaut la peine d'envoyer des secours et de les envoyer vite, non pas seulement, en effet, pour sauver des vies humaines, mais pour les sauver définitivement, en envoyant des secours en quantité suffisante pour que l'on puisse remettre sur pied cette région laborieuse de l'Europe.

Mais on m'a encore dit ceci : « Les gouvernements ne peuvent pas, ne sont pas justifiés pour regarder si loin avant d'avoir fait tout leur possible pour améliorer la situation intérieure de leurs propres pays. On dit et l'on répète que l'Europe ne peut pas aujourd'hui se payer le luxe d'aller sauver la Russie, et je réponds, moi de toute ma force que l'Europe ne peut pas aujourd'hui se payer le luxe de négliger de sauver la Russie.

Elle ne peut pas perdre ce grenier, ce marché. Et le fléau qui le menace ne se limite pas à cette année-ci, mais risque de se prolonger et de s'étendre l'année prochaine.

Ce sont les deux grands problèmes qu'il faut résoudre

33 millions d'êtres humains attendent de vous leur salut !

Envoyer argent et colis pour le peuple russe à « Clarté », 16, rue Jacques-Callot, Paris (6^e)

immédiatement pendant les deux mois qui vont suivre. L'Europe ne peut laisser passer ces deux mois sans sauver les populations au moins jusqu'en juillet et leur permettre de faire la récolte attendue. Si on ne tente rien, la région de la Volga sera rapidement transformée en un désert. Or la Russie ne pourra redevenir un marché pour les produits manufacturés de l'Europe, tant que la Volga restera un désert. Ce grenier et ce marché sont nécessaires à la vie économique de l'Europe et ce n'est pas seulement un acte généreux, mais une bonne affaire, de sauver la Russie.

Le gouvernement des Soviets a fait tout son devoir pour lutter contre la famine, mais il ne peut y suffire

Des trois arguments que l'on a objectés en septembre dernier, lorsque j'ai fait appel aux gouvernements du monde, pas un ne supporte et n'a supporté l'épreuve des faits. Mais il y a également une autre question que l'on me pose, c'est celle-ci : Pourquoi, dit-on, le gouvernement des soviets ne fait-il rien pour venir en aide à son propre peuple ?

J'ai déjà montré combien la Russie était faible et comment toute seule elle ne pouvait pas subvenir à cette grande misère. Mais il faut bien dire que le gouvernement des soviets fait beaucoup plus pour venir en aide aux affamés qu'on ne le croit généralement en Occident.

Tout d'abord, il a réussi à recueillir les semences nécessaires pour ensemer une grande partie de la région de la Volga, ce qui est un résultat très important. Ensuite, ce qui était encore beaucoup plus difficile, il a obtenu des paysans menacés par la famine qu'ils ensementent leurs champs avec les sacs de céréales que l'on amenait. Cela, il est vrai, a coûté des sommes énormes au gouvernement des soviets, qui a dépensé pour ce but 750 millions de francs. Il a du, au lieu de distribuer ce blé aux affamés, l'employer comme semences et de ce fait il a augmenté la misère de 2 millions et demi d'habitants. Mais la récolte de la Volga était d'une importance telle dans la vie économique de la Russie, qu'aucun Etat ne pouvait s'en passer. Sachant que le gouvernement des soviets ne pourrait pas subvenir tout seul à cette tâche, j'avais terminé ainsi mon appel aux gouvernements en septembre dernier : « Quoi que vous répondiez, nous irons de l'avant, courageusement, en faisant appel à toutes les charités, à toutes les initiatives privées. » Nous sommes allés de l'avant, avec nos seules pauvres forces, et nous avons recueilli une réponse magnifique, réponse qui est venue quelquefois de quelques gouvernements, mais qui est surtout due aux efforts des organisations privées, aux efforts individuels.

Notre œuvre est soutenue par toutes sortes d'organi-

sations sociales et intellectuelles et en premier lieu par les Sociétés de la Croix-Rouge de presque tous les pays.

La charité n'est pas morte dans les cœurs, il faut le constater, puisque, en quatre mois, nous avons réussi à recueillir 65 millions pour subvenir à la famine. Mais, il faut tout de suite en ajouter, car cela est nécessaire et cette vérité est importante à proclamer.

La charité ne suffit pas et ces chiffres ne sont qu'une goutte dans l'océan et ne nous permettent que de rester au seuil de la grande catastrophe. J'espère que je pourrai vous montrer tout à l'heure, par des vues photographiques, ce que c'est que la famine là-bas. Ces images que vous verrez défiler sur l'écran ont été prises par moi-même au cours de mon voyage, et ce voyage a été effectué dans une région de la Volga qui n'est pas d'ailleurs la plus éprouvée, la pire et nous n'avons pas eu le temps de prendre les pires photographies.

Ce que vous verrez là n'est tout simplement que ce que l'on a l'occasion de voir par hasard en passant, et ce n'est pas le pire de ce que l'on peut connaître !

A cette partie-ci de sa conférence, Nansen fit projeter un film et des photos prises quelques semaines auparavant au pays de la famine. L'émotion qu'elles suscitèrent dans la salle fut immense. Dans l'obscurité des centaines d'hommes et de femmes sanglotaient.

« Clarté » a déjà publié quelques-unes de ces photos. La plus grande partie figurent actuellement dans l'album de la famine édité par le Comité d'assistance au peuple Russe. Elles ont été prises à Saratof, à Samara, à Boussoulouch et à Markstadt, ainsi que dans les régions qui avoisinent ces quatre villes.

La responsabilité des gouvernements de l'Europe

Il y a déjà quatre mois j'ai demandé aux gouvernements de nous accorder une somme de 5 millions de livres sterling pour lutter contre la famine qui arrivait. Je n'avais demandé que cette somme parce que je pensais que nous pourrions organiser la lutte de telle façon que nous la mènerions victorieusement jusqu'en juillet et qu'ensuite on ne laisserait pas tomber cette œuvre de secours en plein fonctionnement. J'espérais aussi que les gouvernements de l'Europe comme le gouvernement de l'Amérique viendraient noblement, courageusement au secours de cette population affamée.

Si nous avions eu cette somme, nous aurions pu sauver tant d'êtres humains ! Maintenant, je demande aux gouvernements 3 millions de livres sterling. Ce n'est pas assez, mais en plus de ce que donne le gouvernement américain et le gouvernement des soviets, nous pourrions faire avec cette somme tout ce qu'il est possible d'organiser encore aujourd'hui avec les faibles moyens de transport dont nous disposons. Mais il faut que les peuples

Il n'est pas un homme qui puisse assister impassible à la mort de trente millions d'êtres humains sans que sa conscience ne lui crie : « Assassin ! assassin ! »

fassent savoir à leurs gouvernements qu'il est nécessaire d'agir et d'agir immédiatement, sans cela il sera trop tard.

Il y a quatre mois, j'avais parlé de la lutte à mener contre le froid et contre la faim ; je croyais savoir quelque chose sur la faim et sur le froid, mais la lutte est bien pire, bien plus terrible que je ne me l'imaginai. Je m'attendais, certes, à trouver là-bas la souffrance et la mort, la misère pire que tout ce que l'on peut s'imaginer, mais ce à quoi je ne m'attendais pas, hélas ! c'était de trouver des villages, des villes, des provinces entières où la population affaiblie attend la mort d'heure en heure, de jour en jour. Je ne m'attendais pas non plus à voir des êtres humains poussés par la frénésie de la faim, se livrer à des actes de sauvagerie ; des hommes et des femmes qui appartenaient il y a quelques mois à la grande famille des civilisés et qui aujourd'hui sont tellement terrifiés par le spectre de la mort qu'ils ont perdu tout sentiment humain et qu'ils errent, le soir venu, vers les cimetières pour déterrer les cadavres et trouver quelque chose à manger.

Voilà la vérité ; elle est horrible, incroyable, mais c'est la vérité tout de même. Il y a un mois, c'était déjà terrible, mais aujourd'hui c'est pire. Aujourd'hui, les hommes et les femmes, dans certaines régions certainement, poussés par la faim et par la folie de la faim, commencent à se tuer les uns les autres pour pouvoir manger.

Il faut réveiller la conscience des hommes

Ce ne sont pas des choses faciles, ni agréables à dire, ni à entendre, mais il faut les dire. Je vous les dis ce

soir, je les répéterai partout, parce qu'il faut que la vérité soit connue.

Je veux par là réveiller les peuples de l'Europe, je veux qu'ils sachent la vérité. La connaissant, ils diront à leurs gouvernements que même s'il en va de quelques petits sacrifices financiers, il faut agir sans retard.

La mort avance là-bas sur la région glacée de la Volga ; elle avance à grands pas et sa récolte est bien plus fructueuse encore qu'elle ne l'a été pendant ces longues années de guerre.

Pensez à ce qu'il en a coûté aux gouvernements pour produire la guerre que nous avons vue, et pensez à ce qu'il en coûterait peu en comparaison pour sauver des millions de vies humaines.

Si nous laissons faire, si nous restons là les bras croisés, que pensera de nous l'Histoire, que penseront de nous nos enfants, les générations futures ? Ils nous inscriront dans l'Histoire comme une génération que cinq années de guerre rendirent si cruelle et si égoïste qu'elle avait pu assister, le cœur sec, à la mort de millions de ses frères et de ses sœurs.

Il y a six semaines à peine que j'ai quitté la région de la Volga et les grands yeux de ces enfants que vous avez vus sur l'écran, ces grands yeux me hantent encore. C'est pour eux, c'est au nom de ces petits, c'est au nom de l'amour et de l'humanité que je fais appel à vous et par vous à vos gouvernements pour qu'ils agissent et qu'ils agissent tout de suite !

Il faut que partout en France, comme à l'étranger, on vienne au secours de la Russie. Mais trop de légendes absurdes — dont la grande presse est responsable — circulent encore au sujet des envois de vivres en Russie.

Il importe d'y donner le démenti le plus formel.

Personne ne mettra en doute la parole de Nansen.

Il faut donc que tous puissent la connaître.

« Clarté » a donc pris à sa charge d'éditer cette conférence à un prix tellement minime qu'elle puisse être répandue à profusion par les organisateurs et les hommes qui veulent que la Russie soit sauvée.

Que chacun de nos amis en achète 10, 50, 100, qu'il en distribue autour de lui, qu'il en envoie à toutes ses connaissances.

C'est un tout petit sacrifice consenti par chacun et qui doit rapporter beaucoup aux affamés de Russie.

« Clarté » expédiera franco la conférence Nansen aux prix suivants :

de 1 à 10	0,25 par unité (2 fr. 50 les 10)
de 10 à 50	0,20 par unité (10 fr. les 50)
de 50 à 100	0,15 par unité (15 fr. les 100)

“ TRAVAIL ”

Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs
Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »

Coopérative des Ouvriers Tailleurs, fondée en 1904.

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part

à « TRAVAIL »

25, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 24-13

COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

Notre Société BULLETIN DE SOUSCRIPTION

La part d'intérêt est de 50 francs, dont la moitié (25 fr.) au moins doit être versée obligatoirement au moment de la souscription.

Je, soussigné :

Nom et Prénom

Profession

Adresse

déclare souscrire part d'intérêt de 50 fr. de la Société anonyme des « Editions CLARTE ».

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de parts d'intérêt, soit la somme totale de

ou (1) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de soit pour part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels je déclare adhérer.

(2) Fait à le 192

SIGNATURE :

(1) Biffer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription.

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèce), à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, 16. — PARIS (6^e).

Chèque postal : Paris 830-80.



Toutes les caractéristiques du plus parfait livre d'art.

ŒUVRES Complètes Illustrées

de Gustave FLAUBERT

en 12 volumes brochés, in-4° couronne (20x25 sous couverture rempliée).

10 FRANCS
PAR
MOIS

Cette édition imprimée sur papier vélin d'Alfa, est ornée de 125 Dessins, Aquarelles et Bois originaux de : A. Bourdelle, P. Girieud, Dunoyer de Ségonzac, Georges Dufrenoy, P. Laprade, A. Lombard, X. Roussel, Bernard Naudin, A. Ouvré, Félix Walloton. Bandeaux, culs de lampe, lettrines gravées par A. Ouvré.

PRIX { 320^{fr} PAYABLE 10 fr. par Mois
oalable Jusqu'au 15 Février 1922 } 300^{fr} PAYABLE 25 fr. à la réception de chaque volume

Le Premier Volume

MADAME ROVARY
livrable de suite

La Tentation de Saint-Antoine
paraîtra en Mars

SALAMMBO
paraîtra en Avril 1922.

Les autres volumes suivront très rapidement

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire à la Collection des Œuvres complètes illustrées de G. FLAUBERT, au prix de :
320 francs que je paierai 10 francs par mois. } Biffer la mention inutile.
300 francs que je paierai 25 francs à la réception de chaque volume.
Les volumes me parviendront franco au fur et à mesure de leur apparition.

Nom et Prénoms _____

Adresse _____

_____ le _____ 192

Signature

Détacher ou recopier ce bulletin et l'envoyer à « CLARTE » 16, rue Jacques-Callot (6^e)

La Vie Intellectuelle

A PROPOS
D'UN TRI-CENTENAIRE

Notes sur Molière

Par Jean BERNIER

Il n'est pas trop tard pour parler du tricentenaire de Molière. Au contraire. Tel qu'il se présente à nous, maintenant que l'on peut juger dans leur ensemble les manifestations multiples et de toutes natures auxquelles il donna lieu, l'événement acquiert sa signification plénière.

On le voit dans sa réalité luxuriante. Il se présente à nous comme magnifiquement symptomatique.

C'est que toutes les voix, toutes les parties du chœur « intellectuel et artistique » de la Troisième République se firent entendre à cette occasion. Ministres, députés, critiques de tous poils, académiciens, acteurs, auteurs dramatiques, chansonniers montmartrois même, chacun y alla de son couplet, de sa petite idée, de son grand laïus. La poussiéreuse Comédie-Française, qui se targue d'être la fille aînée de Molière, comme la France est la fille aînée de l'Eglise, mit durant un mois les petits plats dans les grands. Bien plus, elle obtint qu'une messe solennelle et réparatrice fût dite pour le repos de l'âme de celui au cadavre duquel l'Eglise ne pardonna même pas, et le pauvre Poquelin, vaille que vaille, renoua, lui aussi, avec le Vatican.

Partout l'encre coula à flots. On organisa, à l'Opéra, un « Bal Molière » paré et travesti. La revue des Folies-Bergère consacra à la gloire de Molière un tableau tout entier et trente femmes nues. Il n'est pas jusqu'à M. Dimitri Mérejkowski, « délégué pour la Russie » (la triste Russie de l'émigration, bien entendu) aux fêtes du tricentenaire de Molière, qui n'ait jugé bon, applaudi par les membres les plus notoires du Cercle de l'Union Interalliée (maréchal Foch, etc.), d'identifier le « franc scélérat » avec lequel Alceste a procès dans le *Misanthrope* avec (tenez-vous bien !) Lénine, et de dénoncer, au nom du « clair génie français » et de « l'âme immortelle de Molière », les périls de la conférence de Gênes où le traître apporterait « ses roulements d'yeux et



son ton radouci ». Seul M. Kartoffel, dit de Walette, ne se joignit qu'en rechignant à un si beau concert, à cause que Molière, en une époque pourtant glorieuse, n'a point mis d'officiers à la scène et s'avéra ainsi fort piètre patriote.

Un tel débordement de stupidité vaut évidemment, par lui-même, et cette nomenclature suffit à faire toucher du doigt, une fois de plus, mais de façon particulièrement tragique, le mal dont nous souffrons.

Il s'agit toujours de la même équivoque. Le cynisme inavoué des uns : les maîtres; l'inconscience des autres, des dupes, abstraits, comme si de rien n'était, dans des notions et des dogmes anciens dont les maîtres n'ont cure, l'entretiennent à l'envi.

Voici une civilisation qui, durant des siècles, s'est édifiée sur l'observance de la morale chrétienne, puis de certaines idées, en quelque sorte laïques, découlant de cette morale. La foi religieuse, usée sous l'action mystérieuse du temps, les idées qui en découlaient perdent peu à peu leur substance, se dessèchent. Mystique, puis fondée sur un mélange harmonieux de morale religieuse et de raison, la France passe, après la flambee de 1789, au matérialisme moderne : science, commerce, industrie; enrichissement et jouissance.

Accoutumé à la vie spirituelle, un tel peuple ne saurait se faire à un renversement aussi brusque des valeurs qui lui sont habituelles. Aussi l'homme d'a-

fares du dix-neuvième siècle est un patron chrétien et surtout un patron patriote. Le comptoir, la manufacture sont des organismes un peu familiaux. La femme du manufacturier ne porte-t-elle pas du bouillon aux ouvrières malades ? Et, par ailleurs, l'Empire ne vient-il pas d'initier tous ces gens à la saveur capiteuse de l'idée nationale ? Une idéologie chrétienne (de moins en moins) et patriotique (de plus en plus) existe donc conjointement à l'« enrichissez-vous » de Guizot. Il y a encore des vertus, on est toujours capable de s'élever l'âme.

Beaucoup de bons esprits en sont dupes. La morale civique les rassure.

Mais les grands artistes du dix-neuvième siècle ne s'y trompent pas. Tous, et avec désespoir, dénoncent leur époque, la rejettent avec horreur ou se replient sur eux-mêmes, stoïquement.

L'évolution, cependant, se précipite. Le matérialisme le plus grossier se condense, s'affirme. L'intérêt mène de plus en plus le pays par le truchement des chefs : les hommes d'argent.

Mais ceux-ci ont l'habileté de rester dans la coulisse. La masse du pays est encore trop saine, trop profondément marquée par la façon dont elle vécut durant des générations, pour tolérer le cynisme de ses chefs ou pour admettre, comme le professent les meilleurs de ceux-ci, que la grandeur du pays doit être désormais mercantile. L'accroissement des intérêts français (comme on dit) dans telle ou telle partie du monde, ne saurait aider le peuple ni la majorité de la bourgeoisie intellectuelle à supporter la misère ou la subordination étroite, que Dieu et le roi, représentant temporel de Dieu, leur faisaient accepter sans trop de peine.

La vie de la nation se fait de plus en plus contradictoire. Et c'est là notre drame moderne. Les directives opposées coexistent dans la même classe, dans les mêmes individus. Comme je le disais plus haut, certains manieurs d'argent croient de bonne foi avoir trouvé dans les affaires le chemin de la grandeur.

Pourtant, le mouvement s'accroît. La masse en flaire avec impatience la direction. Les bourgeois les plus malins rejoignent les dirigeants matérialistes. Les plus honnêtes restent dupes du langage élevé qu'on leur tient soigneusement en haut lieu. Le prolétariat veut être, lui aussi, plus heureux ou moins malheureux, car l'odeur de la jouissance est chaude. Mais comme il est resté fortement imprégné d'idéalisme, parce que plus jeune, il s'organise et sur le plan matériel et sur le plan spirituel; il devient un parti révolutionnaire.

Comme je le disais il y a quelque temps, à propos du centenaire de Flaubert, tout concourt, dans ce vieux pays que nous voulons croire en mal de renaissance, à la pseudo-glorification des grands morts. L'indigence de l'époque d'abord, et plus encore cette nécessité où les maîtres du jour sont, vis-à-vis d'une large portion de la nation, et notamment de la bourgeoisie petite et moyenne, dont l'acquiescement est nécessaire à leur puissance, de faire acte d'idéalisme et de spiritualisme.

C'est pour eux une fatalité politique. Il faut qu'ils proposent à grand fracas à l'admiration et à l'émotion satisfaite de leurs « employés » (la notion d'employé ne remplace-t-elle pas maintenant la notion de sujet ?) tel ou tel grand homme, derrière lequel ils abritent leur quant-à-soi tissu de « combines » économiques.

Croyez-vous que les masses « marcheraient » s'ils disaient tout à nu leur pensée sur le Poilu inconnu ?

Pensez-vous que la bourgeoisie — cette bourgeoisie française qui possède encore des restes solides de culture — ne regimberait pas, s'ils avouaient qu'ils se soucient de Molière comme d'une guigne, qu'ils n'ont jamais rien lu de lui, ou que son œuvre les ennuyait ferme au lycée ?

Il y a enfin l'étranger, les autres nations, avec qui l'on bataille si fort sur le terrain économique, et cette concurrence acharnée qui, comme la guerre, réclame toutes les sortes d'armes.

Allez, Molière ! Hop ! Te voilà mobilisé et affecté comme spécialiste au bureau de la Presse, tu sais, cette organisation de la propagande qui racontait ces belles histoires de guerre.

Tu vas nous aider à tenir au client possible, au concurrent certain, le beau raisonnement que voilà :

Nous sommes un grand peuple. Notre génie rayonne sur le globe. Pour l'amour de Molière, que nous engendrâmes, achetez nos produits, vendez-nous les vôtres, sans nous écorcher. Considérez avec sympathie notre politique extérieure, notre impérialisme cocardier ou économique. Bref, favorisez nos affaires. Et nous, les chefs, penserons in petto :

Voilà qui est bien. Nous satisfaisons ceux de nos bourgeois qui, naïvement, s'entêtent encore dans leur vieux goût pour la culture et les valeurs de l'esprit. Nous alimentons leur chauvinisme tout réjoui du boucan qu'un nom français fait encore dans le monde, et quant à ce qui importe, nous couvrons notre marchandise d'un fameux pavillon. Nous décorons notre boutique d'une belle enseigne. Nous faisons à nos produits une riche publicité.

C'est ainsi que la grande Presse découvre brusquement Molière, dont elle ne soufflera plus mot d'ici cent ans (à supposer qu'elle existe encore à cette époque). C'est ainsi également, car il y a une justice et la vérité transpire toujours, que les Folies-Bergère glorifient l'auteur du *Misanthrope* à grand renfort de femmes nues.

Les esprits sérieux, plus endormis et plus aveugles que corrompus par le modernisme, ceux qui font cas de Molière, de l'esprit français et de ses illustrations, n'ont pas manqué de nous resservir, à l'occasion du tricentenaire, les vieux « bateaux » en usage en Sorbonne et, par conséquent, dans tout notre enseignement : ces résidus de l'esprit classique, abstrait et partiel, qu'un Taine, pourtant peu suspect d'opinions politiques subversives, dénonça avec tant de vigueur.

Tout ce que j'ai pu lire ces temps derniers, d'honnête et de sincère sur Molière et son œuvre, n'était qu'érudition, petite et froide, qu'anecdote littéraire, ou (comme je m'y attendais) développements sentencieux et désa-

busés sur l'identité de l'âme humaine à travers le temps et l'espace, sur la constance irrémédiable, fatale, des défauts et des qualités de l'homme, bref, toutes les considérations et tous les arguments par quoi on raille et on écrase sous le poids de la sagesse les mécontentements et les révoltes, par quoi on légitime l'acceptation prudente des pires scandales et l'inertie devant les dangers les plus graves qui menacent ce « principe de vie dans la société », selon l'admirable expression de La Rochefoucauld.

Serein, puisque tempéré de pessimisme, juste ce qu'il faut pour se garder de tout reproche d'aveuglement ou de complicité, l'optimisme de ces honnêtes gens un peu lâches, procède, en apparence, de la plus pure logique.

Vous en connaissez certainement les détours, on vous en a nourris, on vous en nourrit encore chaque jour. On ne manque pas de vous l'opposer explicitement ou implicitement quand vous vous laissez aller à gronder contre les hontes et les tares du régime qui est nôtre, quand vous vous élevez contre l'étiollement de l'intelligence, contre la décadence des mœurs. Les pires manquements au devoir professionnel, les plus flagrantes malhonnêtetés relèvent simplement, vous dit-on, de l'éternelle faiblesse humaine. Rien à dire, rien à faire là contre. Ne sommes-nous pas que de pauvres hommes sujets à toutes les défaillances et à toutes les erreurs ? Et n'est-on pas bien fou de réclamer des anges là où il n'y aura jamais que des hommes ?

C'est ainsi que la vieille conception chrétienne de l'imbécillité humaine sert encore, et plus que jamais, d'excuse universelle et de refuge à tous ceux qui ne sont pas trop malheureux et dont la pusillanimité hésite à trancher de quelque chose, à oser, à s'insurger contre ce qu'en eux un vieux restant d'honnêteté condamne.

— Vous déplorez, jeune homme, me disent-ils (oh ! cette argumentation de vieillards), l'existence des hypocrites, des avares, des oisifs; la prédominance des intéressés privés les plus grossiers, bref, le malheur de cette époque. Mais votre impatience et votre générosité vous induisent en erreur. Relisez Molière, appréciez Harpagon, Tartufe, Alceste, Monsieur Jourdain, Don Juan même. Cela vous tranquilliserait. Vous admettez, tout le premier, que le siècle de Molière est un siècle honnête durant lequel la vie de notre pays se maintint droite et drue. Apprenez donc, à la lumière de tels exemples, que tout n'était pas parfait non plus en ce temps-là.

Ah ! pensez-y, jeune homme, et relisez Molière.

J'ai toujours pris ces gens pour les plus pernicieux des Joseph Prud'homme. Leur inconscience, leur veulerie, leur ridicule même se camouflent en effet d'une fausse sagesse qui leur laisse du prestige. La mesure, en ce pays, garde des attraits puissants. On se laisse prendre à ces honnêtes raisonnements. On n'en voit pas le côté simpliste. On n'en comprend ni la grossièreté, ni l'ignorance, ni la paresse.

Faut-il redire encore que notre conception du progrès moral des hommes n'a rien d'abstrait ni d'absolu ? Que, tout au contraire, elle est relative, concrète, multiple, et selon les temps et selon les races; que, pour tout dire,

elle procède pour beaucoup de la notion physiologique de la santé.

Certes, nous estimons que le compte des vertus et des vices a été fait depuis longtemps, une fois pour toutes. Mais cette constance que nous reconnaissons qualitativement à la morale, doit-elle nous empêcher de ne pas tenir compte sur ce terrain de la notion capitale de quantité ?

C'est, notons-le en passant, un des mérites les moins niabiles de l'esprit scientifique appliqué à la vie intellectuelle classique et la bouleversant, que d'avoir conduit les historiens modernes à une conception rationnelle et vivante de l'histoire, à une vue critique des événements historiques (naissance, croissance, apogée, décadence et destruction des civilisations) qui tint compte de tous les éléments dont est faite la vie des peuples.

Il est étonnant de voir comme la critique orthodoxe simplifie l'œuvre immense et touffue de Molière, comme elle tend à l'expliquer par deux idées : celle, inférieure de la farce d'origine italienne et populaire (les tréteaux du Pont-Neuf) plus ou moins accommodée à renfort de musique et de ballet, au goût pompeux de la cour. D'autre part, celle, supérieure, de l'étude de caractère (en donnant bien entendu à ce mot, non pas son acception complète, vivante et sociale, mais le sens étroitement littéraire et comme desséché tel qu'il nous vint de l'œuvre de La Bruyère).

Avec cette façon de procéder, le génie satirique de Molière, parfois si amer, s'efface presque complètement. Les vices et les ridicules qu'il dénonce sont situés dans l'absolu de l'art littéraire classique. On parle de bon sens, de raison, de mesure, de tradition aussi et c'est tout.

Parce qu'il a écrit, très classiquement et selon cette conception-là, l'*Avare* et l'*Etourdi*, on veut voir dans le *Misanthrope* et dans les *Fâcheux*, les caractères de misanthrope et de fâcheux tels que Plaute eût pu les dresser. Bref, on ne veut pas sentir vivre Molière, on se refuse de saisir un des côtés les plus prenants de son œuvre, celui qui montre le mieux l'homme et l'époque.

L'œuvre de Molière est cependant infiniment vivante. C'est, à cet égard, et parce qu'elle échappe à l'excès d'intelligence et d'abstraction qui caractérise tant de nos gloires, qu'elle reste peut-être la production la plus fraîche qui soit issue de notre génie. Mais allez donc demander à des gens qui s'hypnotisent sur les règles strictes du métier littéraire, au point de ressembler à ce pédant « rouillé » de Lysidas, de goûter la *Critique de l'Ecole des Femmes*, comme il faut la goûter, c'est-à-dire comme si le rideau se levait brusquement sur la vie savoureuse d'un salon du temps de Louis XIV !

Le Théâtre de Molière a de multiples ressorts. Il est délicat d'en tenter une classification, car les éléments dont il est fait, apparaissent rarement à l'état simple. Le plus souvent (et c'est d'ailleurs une des marques du génie et de sa liberté, ils s'entreprennent et se fondent, même dans les pièces de l'espèce la plus tranchée).

On peut cependant avancer avec quelque raison que les pièces de Molière ressortissent en gros à trois types : 1° le divertissement, depuis le badinage le plus léger

jusqu'à la farce la plus large ; 2° l'étude de caractère ; 3° la pièce de mœurs.

N'oublions pas cependant, ceci dit, et pour montrer la relativité de cette distinction de noter, entre autres exemples saisissants que *Monsieur de Pourceaugnac*, farce s'il en fût, est — par le bafouement des médecins et de la crédulité du client provincial des médecins — une pièce de mœurs, de même, et par bien des côtés, que *Don Juan*, étude de caractère ; tandis que *les Fâcheux* et *Le Bourgeois gentilhomme*, types de la pièce de mœurs, tiennent, l'un du ballet, l'autre du divertissement dansé et de la farce. Est-il enfin utile de rappeler que *le Misanthrope*, par la brusquerie, l'air bourru et les ridicules d'Alceste que l'on sent très délibérés par l'auteur, participe de l'étude de caractère presque aussi nettement que la tendresse d'Harpagon pour sa cassette ?

Dans quelque pièce que ce soit (et ceci aussi aide à comprendre le génie de Molière) nous trouverons peu ou prou, et l'invention comique et l'analyse la plus rigoureuse des passions, l'exposé psychologique, intense et direct de leurs jeux et de leurs luttes. Reportons-nous à cet égard à la grande misère d'Alceste devant la trahison de Célimène (quand ses sens « par la raison ne sont plus gouvernés ») et à l'admirable scène du cinquième acte de *l'Ecole des Femmes*, entre Arnolphe et Agnès, poignante comme du Shakespeare et stricte comme du Stendhal.

Quelque fermée que soit la critique, elle n'a pas pu ne pas remarquer la part satirique dans l'œuvre de Molière. Mais comme sa myopie apparaît crûment quand on songe que pour elle, la satire, dans Molière, se réduit à la ridiculisation des précieuses et des pédants, du bourgeois parvenu et des médecins !

La critique orthodoxe ignore en effet l'existence des classes sociales. Pour elle, il n'est que des individus. Aussi revient-elle malgré elle à sa conception classique du caractère. Elle regarde un peu Cathos, Monsieur Jourdain et même Tartuffe, comme elle fait de Lélie (l'étourdi). Elle met dans le même sac travers et manies personnelles et vices sociaux.

A-t-elle jamais compris goutte aux traits redoublés dont Molière cribla les marquis ?

C'est pourtant contre le marquis et sa sœur spirituelle, la précieuse, que Molière s'est le plus acharné.

Vous souvenez-vous dans *l'Impromptu de Versailles* où Molière se montre à nous avec tant de superbe et vivace franchise, la terrible scène première.

Molière parlant à Lagrange

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi, votre rôle de Marquis.

Mademoiselle Molière :

Toujours des marquis !

Molière :

Oui, toujours des marquis : que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis, aujourd'hui, est le plaisant de la comédie. Et, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un

marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Comment s'étonner après cela qu'un marquis ait voulu faire bâtonner Molière ! Et quel jour ces quelques réplique ne jettent-elles pas sur *les Fâcheux*, comédie-ballet en trois actes qui, sous ses dehors alertes et plaisants, est l'une des satires les plus cruelles de Molière.

N'y voyons-nous pas défilier, pris sur le vif, maints types de ces marquis, de ces hommes de cour, oisifs et parasites, falsifiés et dégénérés, qui mettaient en fureur Alceste.

Lisandre qui compose une *courante* et un pas, Alcandre qui veut se battre en duel, Alcippe et Dorante qui content interminablement, l'un sa partie de piquet, l'autre sa partie de chasse, Ormin qui veut donner avis au roi, pour améliorer les finances, de mettre toutes les côtes françaises en ports de mer, Orante et Climène, qui disputent tant et plus sur la question de savoir si l'amant parfait doit être jaloux ou non, d'autres encore.

Quelle revue mordante de la classe dirigeante, quelle dénonciation de ses ridicules mais aussi des dangers qui la guettent !

Car Molière est admirablement sain. On peut bien dire que toute sa morale, c'est la santé. Dès qu'il voit quelque chose de gâté, de malade, de contre-nature, il fonce et il sévit. Il ne perd jamais de vue l'intérêt général, il est le gardien de la santé publique. Il a horreur du désordre social, de tout ce qui est déviation, outrance, aberration.

Il flagelle le marquis, car le marquis efféminé, peignant sa perruque blonde, aimant les dentelles, parlant d'une voix de tête et chantant entre ses dents, représente la portion malade de la classe dirigeante, le danger encore bénin mais réel qui plane sur la cour et qui, cent ans plus tard, pourrira Louis XV et avec lui la Royauté.

Il stigmatise, en Tartuffe, la décadence du catholicisme, car il sent très bien que le catholicisme a fait la force et l'harmonie de la société où il vit. Enfin, ce grand raisonnable foudroie, en Don Juan, tout naturellement, tout aisément, sans le moindre débat (et pourtant Pascal vient seulement de mourir), le sec rationalisme moderne qu'il tient d'instinct pour l'ennemi mortel de l'ordre auquel il est attaché.

L'aveuglement de ceux qui prétendent qu'en somme, rien n'est changé depuis Molière, et que notre société se porte tout aussi bien que de son temps, est vraiment incroyable. Sous Louis XIV, la cour, la classe dirigeante, malgré les signes d'usure qui apparaissent dans les marquis, est, dans sa majorité, encore fort bien portante. Molière a toujours soin de dresser en face du marquis le personnage (qu'il aime et dont il est aimé) de l'« honnête homme de cour », sur la bravoure, l'esprit honnête et droit duquel s'appuie la Royauté toute-puissante. Cet « honnête homme de cour », c'est Brécourt, dans *l'Impromptu de Versailles*, c'est Eraste des *Fâcheux*, que l'on a vu « soldat avant que courtisan », qui a servi quatorze ans et qui dit à Alcandre assez peu embarrassé des édits :

Et notre roi n'est pas un monarque en peinture.

Il sait faire obéir les plus grands de l'Etat.

Le Roi d'ailleurs et ces « honnêtes hommes de cour » soutiennent Molière contre les marquis, l'applaudissent aussi ferme que le parterre. Alceste n'est-il pas un de ces honnêtes hommes- là !

Solide, travailleuse et féconde, la bourgeoisie dont est issu Molière acquiesce de tout cœur au pouvoir Royal. Le Roi s'est allié à elle, a mis à contribution ses belles qualités d'honnêteté et de labeur pour triompher définitivement, sous la Fronde, de la turbulence des Princes et des Grands mal résignés à la sujétion. Molière l'aime et la choie, cette bourgeoisie. Il veille sur elle avec quel amour ! Gorgibus des *Précieuses ridicules*, Chrysale des *Femmes Savantes*, Ariste de *l'Ecole des Maris*, Médecin attentif, il soigne ses malaises par la satire et le rire.

Il lui défend de s'en croire. Il lui commande de rester à sa place, de demeurer une classe compacte et nette, avec ses mœurs propres. Il veut qu'elle se méfie du snobisme, ce début de la décadence. Il ridiculise Monsieur Jourdain, ce parvenu auquel sa servante donne des leçons de tenue et de santé sociale.

De même que pour ce qui est de la cour, les marquis l'inquiètent, Molière redoute pour la bourgeoisie les ravages de l'hypocrisie religieuse et il peint Tartuffe, mais plus généralement que la fausse dévotion, c'est un certain durcissement, une certaine cristallisation qu'il craint pour elle.

Il sent que sa morale a tendance à se dessécher, à se condenser en formules abstraites. Il ne veut pas qu'elle s'éloigne de la vie, qu'elle se refuse à la réalité toujours jeune et toujours nourricière de l'instinct. Le cocufiage et la cupidité l'inquiètent, et cette prédominance que, dans la bourgeoisie, la lettre et la forme tendent à prendre sur l'esprit.

Lui, Molière le traditionaliste, le *laudator temporis acti*, s'efforce de rajeunir et d'assouplir la morale bourgeoise qui s'ankylose. Il bafoue, autant que la licence, la codification sévère, trop commode pour être efficace, de cette morale bourgeoise. Il donne tragiquement tort à Arnolphe contre Agnès (*l'Ecole des Femmes*), à Sganarelle contre Ariste (*l'Ecole des Maris*).

Faut-il que la France soit encore bien portante, pour que Molière puisse à si juste titre, trouver sa justification dans ce fait qu'il plaît !

Et dois-je, en outre, faire ressortir, que, dans cet aperçu sommaire de la santé française au temps de Molière, j'ometts de recenser, l'immense réserve vitale que constitue la classe paysanne, grouillant et peinant misérablement dans les campagnes et où, au fur et à mesure des besoins de la relève sociale, la bourgeoisie puisera et se renouvellera !

On oublie toujours, quand on prétend juger le siècle de Molière à travers le théâtre de celui-ci, combien était restreint le milieu de la cour d'où il tirait tant de ses

comédies.. Ce n'était pourtant que quelques centaines de familles que lui inspirèrent le *Misanthrope*. Et cela est si vrai que Molière se donnait un mal de tous les diables pour que l'on ne reconnût pas dans ses personnages tel ou tel membre de la société si peu nombreuse qui les lui inspirait. On oublie aussi que ce que les personnages de Molière nomment le « Siècle », équivalait en fait aux mœurs de la classe dont ils étaient issus et où ils vivaient.

On oublie enfin que, si Molière s'en prit en somme assez peu à la bourgeoisie (ce qui comble de joie nos bourgeois de maintenant et cause, du reste, de nombreux malentendus sur l'œuvre de Poquelin), c'est que la bourgeoisie du dix-septième siècle ne donnait que peu de prise à la critique.

Maintenant, c'est à des millions de personnes que se sont étendus les ridicules et les vices dénoncés par Molière. Comparez le nombre de ceux qui roulaient carrosse entre Paris et Versailles et le nombre de ceux qui, aujourd'hui, roulent en autos de luxe ! Pensez au milieu étroitement national où évoluait la société française du temps de Molière et à l'internationalisme insoupçonné de la vie économique moderne ! Songez que des millions d'athées vivent là où vivaient quelques centaines ou quelques milliers de faux dévôts. Evoquez le dépeuplement des campagnes, l'épuisement paysan et la prolifération monstrueuse des villes avec, sous la domination d'une bourgeoisie qui ne fait plus d'enfants, les agitations de cette classe sociale moderne : le prolétariat.

Rappelez-vous enfin (et ceci, c'est la touche psychologique significative) que, de nos jours, chacun prétend au bel esprit ; que la moindre fille de commerçant ou d'industriel parle emphatiquement de l'art et de la raison et que la midinette même (hélas !) bat des paupières en parlant de ses « états d'âme ».

C'en est bien fini des marquis ! Les marquis, il est vrai, frisent toujours leurs cheveux et aiment la dentelle, mais ils ont achevé l'évolution. Beaucoup ont des mœurs contre-nature, usent des stupéfiants. Et la bourgeoisie tout entière est infestée de tels marquis.

Non, certes, nous ne vivons plus, comme au temps de Molière, dans une société ordonnée avec une simplicité brutale. Alors, la naissance donnait le rang. Le bien même, quelque fût son importance, ne venait qu'après. Les cloisons et la hiérarchie étaient nettes, les principes puissants et simples.

Maintenant, l'argent a tout détruit et les ressorts physiologiques sont encore trop détendus pour avoir substitué un ordre neuf à ces ruines.

Et ceci, je crois, explique que Molière soit fêté, en l'an de grâce 1922, par des femmes nues, aux Folies-Bergère.

Georges Grosz

Par Ivan GOLL

C'est toujours du côté des révolutionnaires que se trouvent les grands satiriques, du côté où la pensée peut être audacieuse et la forme impitoyable.

En France, nous avons Lucien Laforge et H.-P. Gassier. L'Allemagne communiste à Georges Grosz, le plus implacable des satiriques allemands.

La part de l'intellectuel et de l'artiste dans une révolution, la part sentimentale, a beaucoup plus de poids que ne le croient les prolétaires eux-mêmes. Pourvu, il est vrai, que le révolutionnarisme de ces poètes ne soit pas romantique. Si les hommes de parti, en France, peuvent encore hausser les épaules, et pleins de suffisance, non seulement ignorer les jeunes intellectuels, qui viennent leur sacrifier un cœur et un avenir, mais même les rendre ridicules, c'est qu'ils n'ont pas encore eu de contact avec les faits, c'est que, imbus de théorie et de grammaire révolutionnaire, tels de petits pions de latin, ils en oublient la véritable œuvre humaine. Et croyez-vous peut-être, que Lénine, quand il préparait à Zurich sa dictature magistrale, croyez-vous qu'il s'intéressait à Blok ou qu'il l'aurait convié dans sa chambre meublée ?

La vie est plus grande que les hommes. Aujourd'hui, en Russie, les Lounatcharski et même les Alexandre Blok, Majakowski et les Tasline, poètes et peintres, jouent un rôle plus envié que tel démagogue bien radical.

Et en Allemagne, Georges Grosz sera sûrement fêté un jour comme le premier, qui ait osé, d'une façon plus radicale que les Ebert et les Dittmann, rendre impossible et ridicule le bochisme des junkers, des militaristes et des prussiens invétérés.



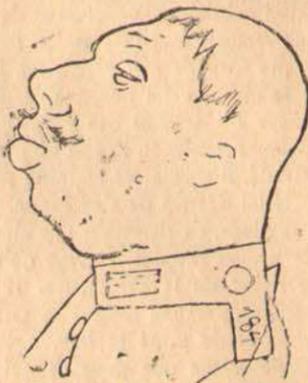
Ça pue le peuple ici !

à publier des alexandrins, fussent-ils aussi beaux que ceux de Victor Hugo, vous ne direz rien aux masses, même en rimant prison sur trahison.

Le dessin de Grosz, en s'écartant de tout art habituel, réussit cependant à donner une force de réalité inouïe à

son sujet. Car Grosz ne veut pas indiquer la vie telle qu'elle se montre, mais telle qu'elle est. De son œil perçant et de son stylo qui est un stylet, il déshabille les hommes, il découpe les corsages des femmes, il délie les masques qu'ils portent sur leurs vices et dissèque même les chairs que les squelettes malades traînent sur eux. Georges Grosz est le chirurgien de la grande plaie allemande.

Son stylo est un couteau de cuisine. Il est brutal jusqu'à l'excès. Il tranche les lambeaux d'humanité sans aucune pitié. Il crève les ulcères dans la peau moite des soi-disant



Essayez d'en faire autant chez vous !



De la vie d'un Socialiste

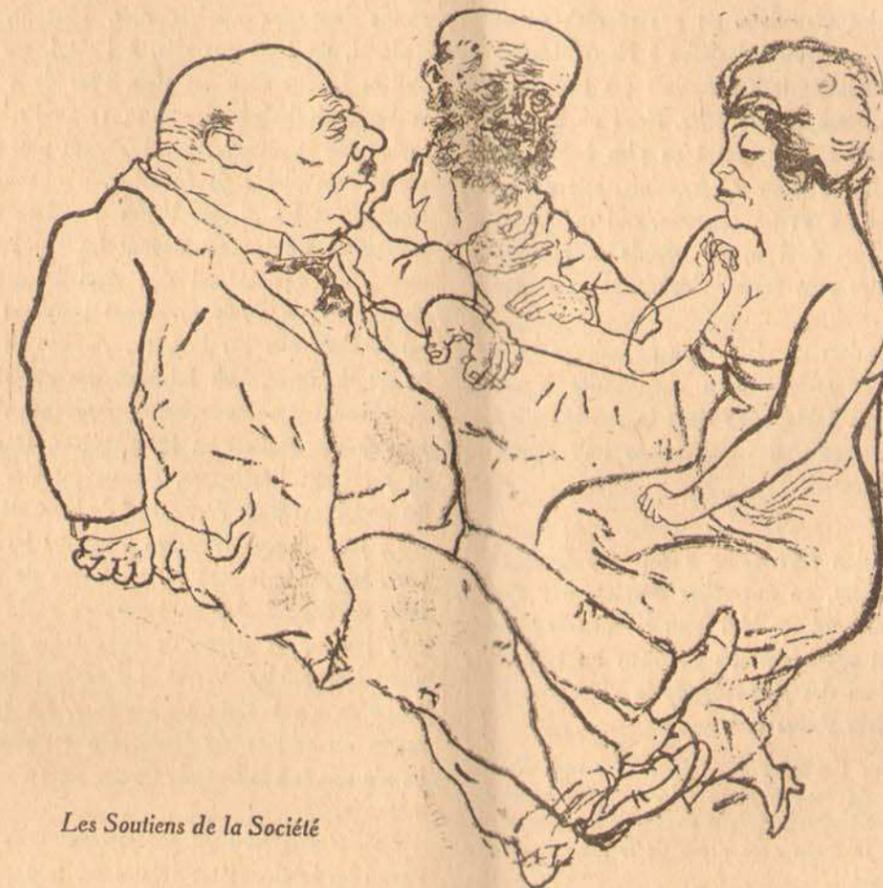
maîtres. Et regardez alors ce peuple pantelant, pestant, puant !

Vous riez ? Vous ne riez pas longtemps, car, tout de suite, c'est une nausée qui vous prend à la gorge. Quelles charognes, ces hommes ! Quelle saleté, cette morale ! Quel dégoût, cette vie !

Les albums de George Grosz sont le catalogue de la honte humaine, le musée de la bêtise terrestre. Nulle part un trait qui embellisse ! les faces vineuses des gros courtiers, les profils rapaces des coureurs de dots, les visages grassouillets des capitalistes satisfaits, maniant dans leurs petites mains les billets de banque, les cartes de jeu et les arrêts de police. L'éternelle prostitution des femmes partout : dans les cafés, dans les rues, dans les

coupe de « Sekt » (champagne allemand) à la santé du peuple.

Un intérieur, intitulé : « Jour de fête ». Une grosse matrone, près de la table, qui joue aux cartes avec un ivrogne. A côté d'eux, le gramophone nasille un hymne patriotique. Dans le lit, un couple fait de l'acrobatie horizontale. Sur le divan, un opiomane rêve l'amour en des poses encore plus lascives que n'est la réalité ; et pour compléter cette idylle bourgeoise qui représente la « gemütlichkeit » des fêtes allemandes, un pendu vacille derrière la porte de l'armoire. Y a-t-il vision plus cruelle d'une réalité plus obsédante ?



Les Soutiens de la Société

salons : les seins qui jaillissent, les hanches qui pètent, les jambes en l'air, les ventres à terre ; et l'homme, qui de son doigt pervers palpe la peau rose et parfumée.

Ailleurs : ce sous-off dans ses cinquante variations. La brute tout court. Cette chose sous le casque qui ne connaît que deux vocables : Bière et Cochon, l'une qui vient d'en haut, l'autre qui est cette matière, que « Gott mit uns » lui envoie pour la maltraiter. Et puis, il y a les officiers, ces messieurs de la révolution, de Noske et de Kapp, qui, couronnés de bombes et de grenades, les bottines cirées sur les cadavres des prolétaires, boivent une

Il y a les images des généraux, de la famille impériale et des chefs révolutionnaires à la Noske qui ont trahi le peuple. Chacun a son pilori. L'œuvre de Grosz est le kaleidoscope de l'ignominie des dirigeants. Jamais artiste n'a vu la vie aussi crûment, aussi brutalement que lui. Voilà de l'art révolutionnaire ! Ça c'est un doigt qui indique les coupables ! Et ceux-ci, de prendre peur, de s'irriter, de se reconnaître et d'intenter un procès à l'artiste pour « outrage à l'armée » ! En 1920, où l'Allemagne ne devait plus avoir d'armée. La comédie a trouvé sa triste confirmation dans la vie.

Lectures et Débats

ASPECTS DE L'AMÉRIQUE

Par Léon BAZALGETTE

Waldo Frank nous parla en termes émouvants de « son » Amérique. Et l'autre, celle vers laquelle nous députons hier le plus victorieux de nos maréchaux et qui l'accueillit avec un fraternel délire ? Nous croyons la connaître un peu, la deviner à travers des lambeaux du spectacle déconcertant qu'elle offre. Nous ne la connaissons jamais assez, car elle est bien plus belle que l'on ne suppose. Dans la franche ignominie, elle a une ampleur, une « santé » et un courage, qui manquent aux timides malfaiteurs de l'Ancien Monde. Elle opère en grand et démontre sans feinte. Soyons-lui en reconnaissants.

Dans l'un des derniers numéros d'un périodique américain voisinent trois articles bien significatifs à cet égard, trois savoureux tableaux dont la juxtaposition est pleine d'enseignements. Les voici dans leur simple vérité, réduite à l'essentiel.

Lorsque la « Légion américaine » tint son Congrès national à Kansas City, en novembre dernier, il y eut des jours et des nuits mémorables pour les braves apaches qui composent ses rangs. Ils auraient eu tort de se gêner, puisque l'un des journaux de la ville accueillait en ces termes leur venue :

« La ville est à vous. Emmenez-la au camp avec vous. Prenez-la par la peau du cou, à cœur joie. Commandez-lui. Qu'elle vous apporte à bouffer. Qu'elle vous cire vos chaussures. Passez-lui votre manteau avec ordre de le tenir jusqu'à ce que la fête soit finie.

« Tous, nous attendons vos ordres. Repoussez-nous si nous encombrons. Chassez-nous des rues. Donnez-nous votre valise et dites-nous où il faut l'envoyer. Vous avez des commissions ? Appelez-nous. Si vous désirez aller n'importe où, ne demandez pas comment on s'y rend. Vous n'avez qu'à sauter dans l'auto et à dire où vous allez.

« Encore une tournée avant de se quitter. Rempochez votre argent. Inutile ici. C'est Kansas-City qui paie. »

Reçus avec une aussi franche hospitalité, les Légionnaires y firent honneur. En vue des saturnales auxquelles ils étaient invités, toutes les lois étaient suspendues : on pouvait se soûler, cogner, voler, casser tout, « à cœur joie », pendant plusieurs jours. On n'était pas seule-

ment sûr de l'impunité, mais de faire œuvre patriotique et méritoire. Allons-y. Le whisky coule à flots. Les mercantis font des affaires d'or. Partout, en s'imbibant d'alcool, on joue aux dés, à l'hôtel, sur le parquet du hall et jusque dans les rues. Plus de « prohibition » ; la brute déchaînée prend sa revanche. C'est un spectacle mâle et réconfortant. D'autant plus que les Légionnaires sont pleins de fantaisie, d'humour charmant. Ils empoignent les grosses boîtes à ordures sur le bord du trottoir et les lancent devant les autos qui passent. A une jeune femme qui sort d'un bureau, les galants champions du Droit arrachent tous ses vêtements, ne lui laissant que ses bas, ses souliers et quelques lambeaux de linge. Des Légionnaires déguisés en Indiens envahissent les magasins, s'emparent des articles en montre et bombardent les passants. Dans les théâtres, ils assaillent l'orchestre, s'emparent des instruments et les emportent pour l'ornement de leurs défilés.

Le jour du grand cortège à travers les rues de Kansas City, les hommes sont ivres, comme de raison. En défilant, ils décoiffent d'un revers de main les spectateurs trop lents à se découvrir devant ces héroïques champions des nobles vertus nationales ; sous le nez des hésitants, on brandit un revolver. La force sainte des armes au service du Droit. On est d'anciens soldats ; on n'a pas fait la Grande Guerre sans connaître la bonne méthode.

La dernière nuit vit ces réjouissances à leur comble. Parmi les Légionnaires affalés sur le parquet, avec leurs bouteilles de whisky et leurs dés, dans le grand hall d'un hôtel, un aimable loustic s'avise de lâcher un taureau, plein de patriotique ardeur, lui aussi. Tumulte, mêlée, grande bataille d'ivrognes, qui se prolonge dans la rue, où les forces de la Légion tiennent en haleine, deux heures durant, une centaine d'agents de police que l'on a dû, à regret, faire intervenir. On se garde bien, toutefois, d'arrêter un seul des émeutiers. C'eût été de mauvais goût, puisqu'ils sont les invités de la ville, et invités à ne pas se gêner. Et puis, en Amérique, on n'arrête que les « rouges ». On n'arrête pas de braves jeunes gens, d'anciens soldats qui s'amuse

quement. Le commissaire de police fera tout son possible pour étouffer l'affaire. Car le commissaire de police, lui aussi, est un patriote.

Ce fut à ce Congrès que fut votée « à l'unanimité » la résolution qui demandait le maintien en prison de Eugène Debs et des révolutionnaires incarcérés. Après que l'assemblée se fût levée pour approuver cette résolution, le chef des apaches ajouta : « Si quelqu'un ose voter contre, qu'il se lève ! » Et pas un de ces braves soldats n'en eut l'audace. On est discipliné dans la Légion. Vive la Légion !

On comprend mieux, à savourer ces détails, que le maréchal Foch se soit senti comme en famille parmi ces belles troupes, et qu'il ait tenu à faire sa tournée d'Amérique bras dessus, bras dessous avec leur chef. La fraternité d'armes n'est pas un vain mot.

Des centaines de mille Russes travaillent dans les usines et les mines américaines. Avant de passer l'océan, quelques-uns avaient pu entendre dire que l'Amérique, c'était la Liberté, l'Égalité de traitement, l'accueil amical aux ouvriers du monde entier. Ceux-là sont lents à revenir de leur désillusion.

Ce sont, pour la plupart, des incultes, des simples, qui sont venus apporter le travail de leurs bras et s'étonnent lorsque le contremaître, qui est, lui, un natif du pays de la Liberté, leur gueule, à tout bout de champ : « Sacrés nom de Dieu de feignants de Polonais ! » Traiter un brave ouvrier russe de « Polonais », pourquoi cette grave offense gratuite ? Ce contremaître, devant lequel on tremble, est un être odieux, qui vous fait presque regretter d'avoir quitté votre village. Et toute cette Amérique mirobolante, paradis des travailleurs, voici le visage qu'elle montre à un pauvre diable d'ouvrier russe, venu, sur la foi des récits, lui apporter sa collaboration :

« Avant la guerre, très bien ; mais à présent, n'importe de quel pays, fichu dehors sous le moindre prétexte. Si la rosse ne peut pas tirer le chariot, attélez-y une autre bête. Si un bonhomme ne peut tirer le fourgon, fichez-le dehors.

« Contremaître très sévère ; vous met à pied un jour pour une minute en retard. Si bousculé au travail qu'on est près de se trouver mal. On vous traite plus mal, à présent qu'il est si facile de remplacer un ouvrier.

« Nous savons maintenant que l'Amérique c'est l'argent. Nous, les Russes, on ne compte pas plus que des mouches, on est trop petit ; les patrons s'en foutent.

« Contremaîtres, absurdes. Un homme quitte le fourgon pour boire une gorgée d'eau ; le contremaître s'emporte. Faut graisser la patte au contremaître pour garder son boulot.

« Il ne serait pas contremaître s'il était bon. Contremaître, un bouledogue, toujours à mordre et à jurer après tout le monde...

« Tout le monde traite les Russes comme des chiens.

« L'Amérique, c'est le ciel pour les riches, mais un enfer pour les ouvriers étrangers.

« L'Amérique n'est pas un pays libre pour l'ouvrier. Il n'est qu'une bête, comme un cheval. »

Plainte naïve et vaine, ouvrier russe. Tu as tort, d'avance. Entre tous les autres immigrants, tu es un suspect. Si tu vas devant les tribunaux, tu es condamné avant d'avoir été entendu. Aussi, tu aimes mieux supporter l'injustice que d'en entendre la confirmation légale. Tu es peut-être un bolchevik, un de ces fauves qu'il ne s'agit pas de juger, mais d'incarcérer.

Il n'est pas que les manœuvres ignorants pour sentir cette réprobation. Un professeur qui allait faire une conférence en russe sur Abraham Lincoln et la Démocratie fut arrêté et gardé en prison trente-six heures, en Pennsylvanie, uniquement parce qu'il parlait en russe. Remis en liberté, il ne put obtenir l'autorisation de faire sa conférence. A l'église orthodoxe de Boston, la foule jetait des pierres et de vieilles boîtes de conserves sur tout fidèle qui se rendait à l'église. Sûrement des bolcheviks !

Aussi, les Russes connaissent-ils l'hospitalité généreuse des prisons américaines. Sur cent cinquante qui s'y trouvaient et auxquels un Américain (d'une autre marque que celle qui figure en ces trois tableaux) demandait s'ils n'avaient jamais rencontré quelqu'un qui leur fût ami, durant leur séjour en Amérique, cinq seulement répondirent affirmativement. Cinq d'entre eux avaient rencontré des êtres humains. Et ces êtres humains étaient : deux ouvriers, deux médecins et un instituteur.

« Le Plus Grand Journal du Monde Entier »... Vous connaissez cela. Il y en a au moins un par grande capitale. Chicago — « Charcuterie du Monde », comme l'appelle Carl Sandburg dans son poème — est la tribune d'où celui-là distribue aux foules la parole de vérité.

Naturellement, il a un tirage énorme ; ses propriétaires en refusaient cinquante millions de francs-or d'avant la guerre. Il a la publicité des grands magasins et ses « On demande » sont les plus lus. Ses bénéficiaires lui ont permis de bâtir, pour s'y installer, d'imposants édifices. Il a des correspondants spéciaux dans le monde entier et les moyens de s'assurer des reportages sensationnels. Il sait mentir, naturellement, mais il ne ment pas lorsqu'il annonce à ses lecteurs : « La Tribune

n'est pas une institution philanthropique. Ce n'est pas une institution religieuse ou politique. C'est une institution « commerciale ». Son ambition avouée, c'est de vendre du papier, de consommer le maximum de tonnes de pulpe. Ambition qui a du moins le mérite de la franchise.

Lorsqu'on veut vendre du papier, il faut flatter l'opinion publique, lui vendre chaque matin le miroir où elle pourra contempler sa mine de garce. Et l'on exalte le chauvinisme, on est militaire avec passion, on plaide vigoureusement pour la conscription obligatoire. Enfin, on est de son temps et l'on prouve que l'on a tiré de la Grande Guerre la leçon qu'elle comporte : Abattre le militarisme prussien pour lui substituer le militarisme mondial. Pour commencer, guerre avec le Japon et annexion du Mexique : deux nécessités.

Quand on est « Le plus Grand Journal du Monde Entier », on a des devoirs vis-à-vis du public dont il importe de sauvegarder la santé d'esprit. Pour entretenir son horreur des canailles moscovites, on publie de faux documents : si d'aucuns s'aperçoivent de la supercherie, on en sera quitte pour une petite rectification. Mais l'effet voulu sera produit. Et s'il se trouve une allusion, un mot gênants, dans un texte, on le tronque, on le camoufle. Par exemple, lorsque Bernard Shaw, dans une lettre, exprime une opinion peu flatteuse sur le Ku Klux Klan (l'association occulte, qui travaille en liaison avec la Légion américaine), on remplace ces trois mots par « populace ». Il serait indécent pour « Le Plus Grand Journal du Monde Entier » de nuire à une association qui travaille pour la bonne cause, et d'ailleurs figure pour une somme importante à son budget d'annonces.

Cette formidable machine à abêtir un continent est dirigée par deux cousins, dont l'un est un brave colonel et l'autre se disait « socialiste » au temps lointain de son adolescence... Que le grand journal soit assuré du mépris de tous les gens qui comptent, qu'importe : il a l'opinion publique avec lui, et c'est elle qui compte. Voyez tirage et annonces. Et la belle devise patriotique : « Tort ou raison, c'est mon pays » est le pavillon qui couvre la marchandise.

*
**

Après avoir vu passer ces trois tableaux, on serait tenté de conclure par ce jugement de H. L. Mencken, que publie la même revue :

« C'est une de mes convictions les plus fermes et les plus sacrées, à laquelle je suis arrivé après avoir prié

comme il fallait, que le gouvernement des Etats-Unis, dans son pouvoir législatif et son pouvoir exécutif, est corrompu, ignorant, incapable, dégoûtant — et de ce jugement je n'excepte pas plus de vingt législateurs et pas plus de vingt exécuteurs de la loi. Une conviction que je nourris non moins pieusement, c'est que l'administration de la justice dans la République est stupide, malhonnête, contre toute raison et équité — et de ce jugement je n'excepte pas plus de vingt juges. C'en est une autre que la politique étrangère des Etats-Unis — sa manière habituelle d'agir envers les autres nations, amies ou ennemies — est hypocrite, de mauvaise foi, coquine, déshonorante — et à ce jugement nulle exception à laquelle je consente d'aucune sorte. Et c'en est encore une autre que le peuple américain, à le prendre en gros, est la bande la plus timorée, pleurnicharde, poltronne, honteuse, de serfs et marcheurs au pas jamais réunis sous un étendard de la chrétienté depuis la chute de l'Empire d'Orient. »

Mais j'ai plutôt envie de rouvrir le livre de Waldo Frank ou de relire un poème de Walt Whitman, pour y toucher cette autre Amérique — la vraie, la seule — qui vit encore sous ces dehors de grossière imposture. Elle a de quoi nous les faire oublier, en nous donnant pleine confiance.

UNE MISE AU POINT

Il me revient que certaines interprétations données au commentaire dont j'ai fait suivre la lettre de M. Romain Rolland, en post-scriptum de l'étude sur l'Optimisme du Pessimisme (Clarté du 18 janvier 1922), présentent ce commentaire comme animé d'un esprit inamical pour le grand écrivain auquel je répondais.

J'avais la conviction de n'être pas sorti du ton de la simple discussion littéraire. Je pensais avoir marqué les sentiments que j'éprouve pour M. Rolland d'une façon telle que nul ne pût se méprendre sur mes intentions.

Puisqu'il a néanmoins subsisté un doute sur l'esprit qui a dicté ces quelques lignes, je regarde comme un devoir de couper court à tout malentendu possible.

Je veux donc exprimer une fois de plus, librement et spontanément, la dette de reconnaissance et d'admiration que, semblable à tant d'hommes dans le monde, j'ai contractée à l'égard de M. Romain Rolland.

Et dans le moment où, au cours d'une polémique, il manifeste lui-même une si élégante courtoisie, je me tiens comme engagé d'honneur à témoigner ici des sentiments de déférente affection sans lesquels il me paraît inconcevable que je pusse et parler de lui et aborder l'examen de ses idées.

Jean-Richard BLOCH.

Le nouveau livre de Marcel Martinet, « La Nuit », paraît ces jours-ci, édité par Clarté. Nous en extrayons, pour nos lecteurs, les premières pages.

LA NUIT

Par Marcel MARTINET

La salle d'habitation d'une ferme.
A gauche pour le spectateur, une cheminée, à manteau de pierre enfumée, où brûlent des sarments et des pommes de pin. Devant la cheminée, un petit poêle.

Dans l'angle de gauche, un évier.
Au fond, deux lits de bois à côté l'un de l'autre.
Au milieu de la pièce, une grande table de sapin, avec deux bancs. Sur la table est posée une lanterne allumée qui, seule avec le feu de la cheminée, éclaire pauvrement la scène.

Dans l'angle de droite, un escalier apparent mène au grenier.
Pas de fenêtre. Le jour arrive par la porte, à droite. Une des vitres de la porte est brisée et parfois le vent chasse jusque dans la pièce les flocons de neige.

Au lever du rideau, Mariette, assise dans un fauteuil de paille devant la cheminée, les lunettes sur le nez, reprise des bas.

Sa bru lave la vaisselle.
Le petit, assis sur la première marche de l'escalier, mange une tartine de pain avec du lard froid.

MARIETTE (assez corpulente ; elle porte lourdement son âge, mais les traits sont vigoureux et encore jeunes.)
A-t-on pu donner quelque chose aux bêtes, ce soir ?

ANNE-MARIE (petite, maigriote, l'air effacé et souffreteux ; des yeux souriants et tristes.)

Il n'y a plus de foin.
Elles mangent de la feuille, mais ce n'est pas ce qui leur tient au corps.

Et déjà, celle dont le veau est mort,
Déjà elle détourne la tête quand j'apporte sa part
Et elle ne s'arrête pas de pleurer son petit.
Ce tourteau que je gardais pour les veaux est fini
Et ils n'ont plus que le lait de ces misérables bêtes efflanquées.

Un silence, la vieille a continué son ravaudage sans répondre.

LOUISON

Je ne sais plus comment on va faire avec la truie.
Dans le haut du Pré-aux-Prêtres, derrière la haie,
Il restait un bout d'endroit un peu abrité
Où elle trouvait encore un brin d'herbe sous la neige.
Mais avec cette tempête !
Même si on pouvait la sortir, qu'est-ce qu'elle ramasserait ?
Et ses quatre derniers gorets, on ne les conservera pas longtemps.

Ni elle non plus ;
Ce matin ses tétines étaient pleines de sang
Et elle aussi les mord de douleur quand ils veulent têter.
Un silence.

Vaudrait mieux les tuer. Et elle aussi.
Et il ne reste pas non plus de cette méchante fougère
Dont nous faisons des litières pour l'étable.

MARIETTE

Tais-toi... Est-ce que vous n'avez rien entendu ?
Est-ce que ça ne recommence pas ?

ANNE-MARIE et LOUISON

Non.

ANNE-MARIE

C'est le vent, grand'mère. Il souffle avec une grande violence.
Dans les solives des toits effondrés et dans les cheminées brisées,
Et il fait s'écrouler aussi des monceaux de neige
Qui sont terribles comme on dit les avalanches dans les montagnes.

MARIETTE (elle rit bizarrement.)

Terribles ?... Le vent, la neige, le temps, les choses ?
Terribles ?

ANNE-MARIE (souriant aussi, du même sourire.)

C'est vrai. On ne sait plus. On ne se souvient plus.
Et l'on dit les mêmes mots qu'autrefois. Déjà.

On frappe à la porte. Et une voix au dehors :
On peut entrer ?

(Entre un vieil homme à barbe blanche, tout couvert de neige. Il porte un falot, qu'il souffle et pose auprès de la porte. Personne ne se lève pour le saluer. Il va s'asseoir sur un des bancs et parle d'une voix cassée et traînante.)

LE VIEIL HOMME

Bonsoir, Mariette. Bonsoir, la compagnie.

MARIETTE

Bonsoir, mon père Toine. Est-ce que tu sais quelque nouvelle ?

LE PERE TOINE

Avec cette tempête et avec nos chemins ravagés,
Deux fois je suis tombé, et il me semblait que je ne reconnaissais plus la route.
Pourtant votre pauvre lanterne n'est pas invisible, heureusement ;

Et j'ai continué à monter vers ta maison, Mariette.
Comme si j'avais suivi une étoile du ciel.

MARIETTE

Est-ce que tu sais quelque nouvelle ?

LE PERE TOINE

Je ne sais rien.
Il n'y a que ce silence depuis trois jours.
Ce terrible silence.

UNE FEMME (portant dans ses bras un petit enfant emmitouflé de loques. Elle est entrée comme le père Toine. Tout le long de l'acte, des paysans, hommes et femmes, enfants, vieillards, arriveront ainsi, avec le même air et les mêmes gestes.)

Oui, un terrible silence.

Après cet effroyable fracas des canons
Et de leurs mitrailleuses et de leurs bombes
Et de toutes leurs machineries d'enfer
Ce silence.

Et qui tombe, on dirait, dans cet autre silence
Extraordinaire de la neige tombée,
De la neige qui tombe.

Ce silence-là
Je crois que j'en ai peur plus que de leur bruit horrible.

MARIETTE

Oui, ce silence.
Mon vieux, mon homme, mon vieux compagnon,
Dans la fosse
Que nos mains mortes de froid ont creusée pour toi,
Sous la neige, dans la terre gelée et dure comme la roche.
Mon vieux compagnon tué par cette chose,
Oui, dans ta fosse,
Est-ce que le silence de ta fosse est aussi terrible
Que ce silence qui pèse sur les derniers vivants ?

LE PERE TOINE

Ceux des hauts, ceux des bois,
Si cette nuit, sous la tempête et dans la neige,
S'ils peuvent venir vers ta maison, Mariette,
Peut-être apporteront-ils quelque nouvelle ?

UN HOMME

Nous ne savons rien non plus.
Partout c'est le silence. Partout depuis trois jours tout s'est
tu.
Il y en a chez nous
Qui se sentent écrasés par la peur qui rend fou,
Et ils n'essaient plus de se nourrir, et ils disent :
Est-ce qu'il n'y a plus de soldats ? Est-ce qu'ils se sont
tous tués ?

PLUSIEURS

Nous non plus — depuis trois jours,
— Personne
N'a plus vu de soldats.

UNE JEUNE FILLE

Il n'y a plus que les cadavres
De ceux qui furent tués les derniers jours.
Ils sont couchés jaunes et sanglants sur la neige
Et les bandes des corbeaux
Descendent en croassant sur eux,
Et ils picorent comme des cerises mûres leurs yeux et leurs
lèvres.

PLUSIEURS

Il y a aussi des troupes de loups qui sont sortis et qui rô-
dent
— Et qui dépècent et qui mangent ces jeunes hommes
morts.

UNE FEMME (Elle vient d'entrer, la dernière. Elle n'a pas
refermé la porte. Elle se tient debout, dans sa grande
mante noire, sur le seuil de cette porte ouverte, le dos
fouetté par la tempête de neige.)

Tu as pitié, tous vous avez pitié

Pour ces hommes qui se sont jetés sur nous pour se tuer
les uns les autres.

Et toi aussi, qui réchauffes dans tes bras ton petit enfant
glacé,

Tu as pitié pour ces hommes !

Et moi, ma petite fille à moi est morte.

Longtemps, moi aussi, je l'ai réchauffée dans mes bras,

Mais dans mes bras elle était glacée

Et enfin j'ai vu qu'elle était morte dans mes bras.

Qu'avait-elle fait de mal ? Qu'avait-elle fait aux hommes ?

Pourtant la voici couchée toute nue sous la terre

Et ses draps, ô ma petite fille chérie qui souriais avec tes
yeux,

C'est cette horrible neige si blanche, si blanche, si froide.

Qu'avait-elle fait de mal ? Qu'avait-elle fait aux hommes ?

Et toi, curé, qui me regardes, parle :

Qu'avait-elle fait à ton Dieu ?

O ma petite enfant, ô ma petite enfant.

Pitié ? Il n'y a plus de pitié ! Il n'y a plus rien.

Et moi je suis maudite. Et je maudis les hommes.

MARIETTE (Elle se lève. Elle marche péniblement en s'ap-
puyant sur un bâton. Elle va vers la femme qui vient
de parler. Elle la ramène et l'assied à sa place dans son
fauteuil. L'autre se laisse faire.)

Nous ne savions pas. Pardonne-nous, ma fille,

Ma pauvre fille. Le grand malheur est sur toi.

Tous ici, tu le sais, nous prenons avec les nôtres

Cette nouvelle douleur que tu portes en toi.

Ta douleur infinie, ta douleur éternelle,

Je le sais, mon enfant.

Je suis vieille, je t'ai connue et déjà j'étais vieille.

Quand tu n'étais qu'une petite fille

Comme ta petite fille aujourd'hui qui l'est prise.

Peut-être, oui, peut-être que nous sommes maudits, mon
enfant.

Tous ici, vois nous tous, tels que nous sommes en vérité.

Dans cette même terre, moi, je viens de mettre mon vieux
compagnon,

Et le second de mes fils est mort,

Et je suis sans nouvelles du premier de mes fils,

Et celle-ci, vois-la, sans nouvelles de son homme,

Et celui-ci, entre nous deux femmes, sans nouvelles du
père.

Et tous ceux qui sont ici et qui ont perdu les leurs,

Et tous ceux qui sont ici et qui, sous la neige et la terre,

Cherchent avec leurs ongles leur vie misérable,

Mais les uns pour les autres, les uns avec les autres.

Peut-être, oui, peut-être que nous sommes maudits, mon
enfant,

Mais à nous misérables, à nous sans pain

Et qui traînons tant de deuils et de terreurs et de chagrins,

Pourtant il nous reste ceci que tu sais, mon enfant,

Ce qui cette nuit encore t'a menée parmi nous,

Et qui est de ne pas nous maudire les uns les autres.

UNE FEMME DE BIEN

Par MAURICE

Ma tante, excellente créature, m'a dit :

— Comment ! tu ne te souviens pas de cette brave
madame Ducastel ?... La bonté même... et d'une simpli-
cité!...

En voilà une qui pouvait se vanter d'avoir fait du
bien dans sa vie ! Il est vrai qu'elle en avait les moyens :
son mari l'avait comblée d'or ; elle possédait d'ailleurs, —
c'est sa concierge qui me l'a dit, tu sais bien, cette pau-
vre madame Letrac, — une grosse fortune personnelle...
Eh bien, elle a tout laissé aux Pères de Lourdes... Elle
disait souvent qu'ici, en France, on n'est pas plus gueux
que la Sainte Vierge. Oh ! elle était drôle, mais drôle,
d'un drôle!...

Comme je lui avais toujours fait ses chapeaux, j'ai
tenu à lui fournir son dernier bonnet, celui qu'elle por-
tait quand on l'a mise en bière... J'avais justement quel-
ques morceaux... ça ne m'a pas coûté grand-chose et ça
a dû lui faire plaisir. Elle adorait la guipure et la che-
nille ; c'était, on peut dire, sa seule faiblesse.

Je suis allée la voir et la coiffer moi-même. Elle était
toute petite, toute ratatinée. Mais, par exemple, elle sen-
tait mauvais, étant morte d'un cancer à l'estomac. Ah !
si tu avais vu ce luxe ! Trois cercueils, l'un dans l'au-
tre, le plus large avec des poignées en argent massif, et
elle-même dans de la soie blanche rembourrée... Malheu-
reusement, comme c'était au mois d'août, malgré les
persiennes fermées, on avait toutes les peines du monde
à chasser les mouches. Et elle, elle avait l'air d'une
sainte, avec son scapulaire...

Il faut te dire qu'elle appartenait au Tiers-Ordre de
Saint-François. C'est une idée qu'a eue le Saint de fonder
un Ordre pour les personnes pieuses que leurs de-
voirs retiennent dans le monde : comme ça, sans sortir
de leur situation, elles pratiquent, en esprit, l'obéis-
sance et la pauvreté.

Aussi, en allant au Père-Lachaise, elle a eu comme
qui dirait tout le clergé et toutes les religieuses de Paris
à ses trousses. C'était magnifique !

Ah ! dame, elle n'avait pas toujours été très pieuse !
Elle-même me l'a avoué, ça lui était venu après tous ses
malheurs. On croit que les riches ne souffrent pas. Ils
souffrent souvent plus que nous — oui, oui, tu as beau
hocher la tête ! — parce qu'ils sont d'une organisa-
tion plus délicate. Elle me l'a dit bien des fois : « Le
bon Dieu ne nous a pas ménagés ! »

Ça a commencé d'abord par son fils, que les Pères
avaient élevé. Il a eu de mauvaises fréquentations et il
est devenu matérialiste. A dix-huit ans, il faisait la noce.
Il était très beau garçon. Eh bien, c'est par là qu'il a
été puni. Il a eu le nez rongé par une maladie secrète,
— et il s'est tué.

Cette pauvre madame Ducastel l'a vu deux fois en
apparition ; il disait : « Prie, prie, je suis mort sans
confession ! » A-t-elle prié, tu penses !

C'est à partir de ce moment-là qu'elle s'est mise à
faire le bien. Elle avait toujours eu le cœur sur la
main, mais, là, elle s'est surpassée. La Vierge Noire de
la rue de Sèvres lui avait indiqué un bon directeur, le

Père Galas, qui revenait des missions chez les sauvages :
il avait passé quinze ans, — quinze ans ! — au Brésil,
je crois, dans une ville dont le nom est à coucher dehors
avec un billet de logement dans la poche. Naturellement,
des hommes comme ça, même religion mise à part, ont
une expérience des gens et des affaires qui ne s'achète
pas au *Bon Marché* ! On est si souvent carotté ! Le Père,
de cette façon, signalait à cette bonne madame Ducastel
les personnes qui méritaient la charité.

Dans la rue, elle ne distribuait jamais que des bons
de pain. Quand on donne deux sous à un pauvre ou à
une pauvre, l'argent va presque toujours au mar-
chand de vin ; à moins qu'on n'ait affaire à un charla-
tan qui entasse des sommes folles dans sa pailasse, ou,
ce qui est pire, à un sans-Dieu !

Le Père Galas, à qui sa santé ne permettait plus de
se dépenser dans les pays chauds, s'occupait d'œuvres
sociales et courait l'Europe. Il avait fondé la Société
des Dames de Saint-Joseph, où il y avait des comtesses
et des marquises, toutes les femmes du monde ! Ces da-
mes étaient bien placées, à cause de la situation de leurs
maris, pour agir sur les ouvriers. Elles faisaient régula-
riser les faux ménages et baptiser les enfants.

Te rappelles-tu le Loupiot, que j'avais envoyé à ma-
dame Ducastel ? — Non ? Tu les a donc tous oubliés !
— C'était un fainéant, un ancien gréviste, qu'on avait
renvoyé de l'usine, un rêveur qui se faisait des idées
sur son talent. En somme, il n'était pas bête, et s'il avait
voulu !... Mais non, il ne s'entendait jamais avec ses pa-
trons : un jour, on le rencontrait pédalant comme un
toqué sur le triporteur d'une grosse pharmacie ; le len-
demain, il galopait à côté des fiacres qui vont à la gare ;
deux jours plus tard, il disparaissait dans une imprime-
rie de pompes funèbres ou dans un théâtre de cocottes,
et il avait l'audace, paraît-il, de monter sur la scène en
costume du XVI^e siècle !

Il m'a dit qu'on l'avait chassé de partout, tantôt à
cause de ses antécédents, tantôt à cause de sa santé. Il
est vrai qu'il toussait souvent, à fendre l'âme. Je le vois
encore, avec sa mine de déterré, m'avouant : « Pour
les chevaliers, madame, j'ai les jambes trop maigres ! »
Il y avait de quoi se tordre, et il en riait lui-même. Mais la
réalité est qu'il ne voulait rien faire : il bricolait. Et le
malheureux vivait maritalement avec un trognon de fem-
me, aussi poitrinaire que lui, qui lui avait donné trois en-
fants, pas même baptisés ! Non, tu sais, on voit parfois
des gens !...

A l'époque où il s'est présenté chez moi, dans notre
magasin du boulevard Saint-Germain, j'avais justement be-
soin d'un homme sérieux pour porter des cartons à cha-
peaux dans les ambassades. Une clientèle splendide !
Mes fonds ne m'ont jamais permis de faire une concurren-
ce régulière aux grandes maisons ; mais je leur damais
le pion en fixant des prix plus abordables. Pour ces da-
mes, il ne restait plus qu'une question de gloriole : dans
un certain milieu, une femme bien ne se présente pas
avec un galurin sans signature, ou signé par n'importe
qui. On s'en tirait gaiement : ces dames gardaient les



coiffes de la rue de la Paix, et je faisais coudre l'étiquette au fond de mon chapeau, vendu cent francs meilleur marché. Pas plus malin que ça !

A ce moment-là, donc, j'avais chez moi un travail fou : toutes mes petites mains étaient prises comme des aiguilles dans un bas de laine. Et personne pour les courses ! Ce Loupiot m'arrive, en pleine saison, en février, avec son chapeau melon — il se mettait bien, le monsieur ! — et avec un gros rhume qu'il venait d'attraper dans les coulisses. Je ne le trouvais pas très présentable, à cause de son nez rouge, mais, faute de grives, on mange des merles. Je lui dis : « Ecoutez, mon brave, vous savez qu'un homme n'est pas très à sa place dans la mode... Je n'ai donc pas grand-chose à vous offrir... Je me demande même si... Voyons, sauriez-vous tenir une coiffe ? Passez par ici... »

Je le place près de la fenêtre et je lui mets dans les mains un énorme sac de chez Blaffat, plein de lait et de tulle raide... Je le regarde ; les petites lèvent le nez ; les grandes lèvent le nez ; je le regarde encore et — j'éclate... Tout le monde pouffe. On se tordait. On en pleurait. On en avait la colique. Non, ce qu'il était cocasse, avec sa coiffe, son melon, son nez rouge, et son air étonné !...

Bref, je le prends en pitié, à cause de ses mioches, et je l'envoie à mes étrangères, des Russes, des Allemandes, des Américaines, qui payaient je ne te dis que ça ! Le Loupiot, — c'était la petite Désirée qui l'avait baptisé, et elle a mal tourné aussi, cette Désirée, — le Loupiot recevait de bons pourboires, de sorte que je n'avais pas besoin d'ajouter à ses émoluments : ça ne se fait pas, ça gênerait le métier. Il avait, d'ailleurs, l'air content : il ne disait jamais un mot plus haut que l'autre.

Ça ne l'a pas empêché de me quitter, au bout de huit jours, sans explication. Il me laissait en plan avec mes commandes, au beau milieu du faubourg Saint-Germain qui attendait. Je te dis, des hommes comme ça, ça vit dans la lune !

Un mois se passe. Le gros de l'ouvrage était fait, il y avait une accalmie. La femme du Loupiot se présente, il n'osait pas revenir lui-même. Elle pleurniche. Toute en noir, maigre comme un clou, jaune, un canotier de quatre sous, une vraie souillon ! Je lui dis : « Ecoutez, ma brave femme, vous tombez mal !... etc. ». Elle me raconte ses peines : le Loupiot était malade ; depuis trois jours on dansait devant le buffet, la marmaille se rongait les poings... Qu'est-ce que je pouvais y faire ? J'étais bien perplexe, quand tout à coup, la petite Désirée, — il faut lui rendre cette justice, c'est elle qui a trouvé ça ! — me donne une idée : « Si vous l'envoyiez à madame Ducastel, mada-a-ame ! »

En effet, c'était bien trouvé : je te dis, madame Ducastel était bonne comme du pain blanc. Sans traîner, je mets mon chapeau, j'emène ma « cliente » et, cinq minutes après, je sonnais, rue Vaneau, à la porte de l'hôtel.

C'est bien alors que j'ai su ce que c'était que la vraie charité.

Madame Ducastel n'y allait pas par quatre chemins. Elle dit : « J'ai entendu parler de vous, madame... Comment dois-je vous appeler ? » Je vois ma Loupiote qui fait mine de se rebiffer, elle devient toute rose malgré sa peau jaune, et elle dit assez sèchement, ma foi : « Je suis madame Bongrain, et je voudrais connaître la personne qui a eu la bonté de vous parler de moi. » J'en étais bouche bée : tout à l'heure encore si

soumise, si désolée, criant misère chez moi, et, tout à coup, ce ton... ce ton canaille, cette façon de regarder le splendide mobilier de madame Ducastel... car les paroles ne signifient rien, tout est dans la façon de les dire et de se tenir... Je m'en voulais, je t'assure, d'avoir emmené là cette mauvaise tête ; j'en tremblais intérieurement, car une bonne cliente ne se retrouve pas comme un vieux parapluie dans le bureau des autobus, et si madame Ducastel se fâchait... Mais je te répète que, cette femme-là, c'était la bonté même. Avec son air de ne pas y toucher, son air très simple de grande dame qui en a vu d'autres et qui ne se démonte pas pour si peu, elle me lance un coup d'œil malin, malin, si malin que j'en eus envie de rire, elle se drape de ses petites mains dans son châle de soie violet, se rencogne dans son fauteuil, ramène sa chaussette sous son petit pied, tourne la tête vers la cheminée et continue : « Madame Bongrain... soit ! Ainsi donc vous vivez en ménage... Il est un monde, madame, où, par obligation de conscience, l'on se renseigne sur les personnes qu'un jour ou l'autre on pourra, avec l'aide du bon Dieu, secourir... Vous avez des enfants. Combien ? » — « Trois », dit la Loupiote, tout bas, en baissant la tête. Il n'y a rien de tel que les bonnes manières, pour mater les gens. « Trois enfants !... » dit madame Ducastel, en se retournant franchement. « Comment les appelez-vous, ces pauvres petits ? » — « Arthur, Julie, et ma petite dernière... Simone !... » Et voilà ma Loupiote, paf ! qui éclate en sanglots ! Dame ! j'étais remuée aussi : les marmots, après tout, ça n'est pas responsable ! — « Arthur... Julie... Simone... » répétait tout bas madame Ducastel : elle avait l'air de dire son chapelet... Une sainte ! — « Quel âge ? » — « L'ainé... » Et ma Loupiote est secouée par des sanglots fous. Elle tire son mouchoir et le tient sur sa bouche, ce qui n'est pas un moyen de parler. Je lui dis : « Allons, allons, ma belle... » je lui donne des tapes dans le dos, je la soutiens par le cou... Une scène ! — « Asseyez-la... » dit madame Ducastel. Mais voilà la Loupiote qui se met à crier : « Oh ! ce n'est pas la peine que je m'assoie ! L'ainé, Arthur, il a cinq ans, ça fera juste ses cinq ans, le 2 avril, le jour que ma mère est morte... Et Julie, elle a trois ans depuis Noël, c'est comme ça qu'on a acheté son trousseau dans les baraques du Jour de l'An... Et Simone, je l'ai sevrée, malheureusement, le mois dernier... je ne pouvais plus... Ils sont tous venus en hiver ! » Bon ! quand elle a dit ça, la voilà comme soulagée. Madame Ducastel lui laisse un instant de répit et se met à regarder le feu qui était tout rouge et qui ne faisait pas de bruit, dans la salamandre. La Loupiote s'essuyait les yeux et se remettait à pleurer : elle avait l'air de ne plus savoir où elle était. Madame Ducastel était trop femme pour ne pas comprendre ; peut-être même qu'elle songeait à son fils, à ce moment-là, et, dans toutes les circonstances, c'était même ce souvenir qui lui donnait du courage pour faire son devoir ; elle me l'a raconté. Mais aussi, comme elle me l'a expliqué, il n'y a pas trente-six façons pour remettre en bonne voie les gens qui ne savent pas se conduire : il faut briser leur entêtement, sans pitié et sans crier gare. Quand la religion était en jeu, madame Ducastel laissait de côté notre petite sentimentalité et elle manœuvrait, elle, si douce ! comme un chef d'escadron. Pour cette raison, je l'entends encore demander de sa voix fluette et pas du tout méchante : « Trois enfants ?... Vous les nommez, et le monde les nommera : Arthur Bongrain... Julie Bongrain... Simone Bongrain... Ma chère enfant, n'est-il pas vrai ? » — Tu comprends bien que son âge

et sa situation lui permettaient de dire : « Ma chère enfant... » — N'importe ! la Loupiote en resta tout interloquée : vrai de vrai, elle ne s'attendait pas à celle-là ; elle en oubliait de pleurer ; et la voilà qui répond carrément, avec le ton canaille de tout à l'heure : « Naturellement, madame... » — « Na-tu-rel-le-ment », dit madame Ducastel. « Tout est naturel, en effet... dans la nature, et les enfants sont aussi ce qu'il y a de plus... naturel... N'est-il pas vrai, ma pauvre enfant ? » Là-dessus, ma Loupiote, avec sa peau jaune, ses yeux rouges, son nez qu'elle frotte et son chapeau de quatre sous, prend une mine de reine offensée qui lui allait on ne peut mieux : « Que voulez-vous dire, madame ? » Je me mets à la pousser du coude, je lui dis : « Allons, ma petite, il ne faut pas vous monter comme ça ; ce que vous dit madame, c'est pour votre bien, pour vos mioches ; ça vaut mieux que les calembredaines de Bongrain... » Bref, je m'emploie à l'amadouer. Et c'est qu'elle ne se laissait pas faire, la coquine ! Elle se secouait, elle me repoussait, elle criait : « Fichez-moi la paix, j'y vois clair maintenant !... » — « Dame ! — que je lui dis, — si vous y voyez clair, il ne fallait pas me demander de vous amener ici... où l'on a au moins pitié de votre marmaille... »

Je ne peux pas te répéter tout ce qui s'est dit ce jour-là. Je me suis bien promis de ne jamais me mêler d'aider les gens qui ne veulent pas qu'on les aide : autant vaut tirer pas la bride un cheval tombé pour qu'il vous lance des coups de pied. Je me tuais à répéter à la Loupiote qu'on ne lui voulait pas de mal, que madame Ducastel avait tiré du pétrin bien des gens qui, à tout prendre, ne valaient pas plus cher que Bongrain, qu'elle avait de très belles relations, ça va sans dire, et qu'elle allait trouver quelque chose... « N'est-ce pas, madame, que vous allez trouver quelque chose ? Regardez-nous : on a un gros chagrin, on a le cœur gros à cause des petits qui n'ont pas mangé, on est comme une détraquée, on oublie les convenances... Dame ! que ce soit par derrière l'église ou par devant, on est mère avant tout ! La, la, ma belle, on vous comprend, allez ! » Pendant toute cette comédie, madame Ducastel regardait le feu, on ne voyait que son épaule ; évidemment, elle était froissée et même dégoûtée, et il y avait de quoi ! Il faut le dévouement d'une chrétienne pour tripatouiller ainsi dans la fange : ça m'a rappelé les brancardiers de Lourdes qui baignent les tuberculeux par tous les temps. Mais, quand j'ai fait appel à son indulgence, elle s'est ressaisie, j'ai vu, à l'expression sévère de ses yeux, à la rougeur décidée de son front et de ses joues, qu'elle allait achever ce qu'elle avait si bien commencé. Et, en effet, elle a dit : « Voici. Je ne vous demande pas de mentir. J'ai horreur du mensonge et j'aime les situations nettes. D'ailleurs, Dieu nous voit et nous entend. Prenez cette pièce. » (Tu sais les pièces de vingt francs qu'on avait avant la guerre ; elle en mettait une, en disant ça, sur le coin de sa table à ouvrage). « Prenez cette pièce. Celle qui vous la donne est comptable de ses ressources devant le Maître du Monde. Elle n'a donc point le droit de les détourner pour encourager de mauvaises habitudes. Elle ne juge personne. Mais, puisque vous venez chez elle, elle se permet de vous dire : vous aussi, faites votre devoir. Mettez-vous en règle avec la loi divine. Prenez vos mesures pour que les innocents dont vous répondez ne vivent pas et ne meurent pas comme des chiens. Ces mesures, trop longtemps retardées, nécessiteront une certaine dépense ; l'Eglise ne vit pas de l'air du

temps. La faible somme que l'on met à votre disposition est destinée à cet usage. On compte sur vous, sur votre bon sens, sur votre bonne foi, pour ne pas en mésuser. Quand vous serez rentrée dans l'ordre, revenez me voir avec votre mari. Nous aviserons. Allez ! »

Tu vois qu'on ne pouvait pas dire les choses plus délicatement. Eh bien, la Loupiote avait fait demi-tour sans prendre les vingt francs ! Il a fallu que ce soit moi qui aille les ramasser ! Je m'y suis décidée parce que Madame Ducastel me connaissait bien. En effet, quand j'ai avancé la main, elle m'a souri et elle a dit vivement : « Prenez, prenez, ma chère, et tâchez de convaincre cette malheureuse ». Pas l'ombre de colère. Je te dis, une nature angélique !

Dans la rue, j'ai dû forcer la main de la Loupiote, qu'elle tenait fermée. Elle courait comme une imbécile : « Mes enfants... Ma Simone... Qu'est-ce qu'elle fait, ma Simone ?... ». Ah ! dame ! je ne suis pas une sainte, moi ! Je lui ai dit son fait, tout crûment : « Votre Simone, elle vous attend pour manger. Qu'est-ce que vous allez lui donner ? ». A peine avais-je dit ça qu'elle s'est arrêtée, comme frappée au cœur, juste devant le magasin *A la Rose de Nice*. Et, pour se donner une contenance, par peur des passants sans doute, elle s'est appuyé le front à la vitre et elle a fait semblant d'admirer une magnifique corbeille de fuchsias qui se trouvait là, avec un ruban de soie ponceau. Alors, je lui ai parlé autrement que je n'aurais pu le faire, bien entendu, chez Madame Ducastel : « Vous êtes bien bonne, vraiment, de vous mettre martel en tête à cause des lubies d'une femme riche qui n'a jamais eu maille à partir avec la misère ! On dirait que vous ne les avez jamais écoutées, ces femmes-là ! Ah ! Seigneur ! S'il fallait faire attention à tout ce qui se chante dans leurs églises, il y a beau temps que le monde ne vivrait plus ! Quand on a des charges et qu'on se trouve dans l'embarras, on n'a pas le droit d'être plus bêtes que ces mijaurées ; et, s'il se trouve, parmi elles, une bécasse assez naïve pour ouvrir le bec, on ramasse ce qui tombe sans demander son reste. »

Après ça, la Loupiote a jeté un coup d'œil sur moi, et elle a bien vu que je parlais sérieusement ; aussitôt, elle a pris l'argent, sans même me remercier, et elle s'est remise en route, à fond de train. Je l'ai lâchée bientôt ; tu sais que, même en morte-saison, j'ai toujours beaucoup à faire.

J'ai su, un mois plus tard, que, ce soir-là et le lendemain, il y avait eu bombance folle chez Bongrain. Tous les voisins en étaient, dans leur sale maison de la rue des Canettes. Une maison dont l'escalier seul était un empoisonnement avec sa poubelle en bas, ses latrines ouvertes et ses entonnoirs de gouttière sur chaque palier. Et tout cela, je l'ai su, je l'ai vu quand je suis allée aux renseignements, pour le compte de Madame Ducastel ; les journaux, malheureusement, n'avaient pas menti : toute la famille Bongrain s'était bel et bien asphyxiée, à l'aide du gaz, la nuit. On venait de les enterrer.

Toi qui écris dans la presse, tu devrais engager une campagne pour qu'on ne mette plus le gaz chez les gens trop pauvres pour en faire bon usage, ou, du moins, pour qu'on ne l'accorde qu'aux ouvriers sérieux. Sans ça, un de ces jours, ils feront sauter Paris !

(A suivre.)

La Vie

politique

A-t-on abandonné toute idée d'intervention en Russie ?

Par P. VAILLANT-COUTURIER



Au moment où l'opinion populaire croit prochaine la rentrée de la Russie des Soviets dans le concert européen, nous avons pensé qu'il serait utile de demander à notre collaborateur P. Vaillant-Couturier, s'il pensait que les projets d'intervention, chers dans le passé à M. Poincaré, avaient été définitivement abandonnés ou si la politique d'ajournement de la conférence de Gênes ne cachait pas de nouvelles intentions hostiles de la diplomatie française.

Les récents interviews, accordés au *Matin* par diverses personnalités communistes russes, ont faussé quelque peu, en France, la vision de la politique étrangère de M. Poincaré, du moins dans les milieux révolutionnaires. L'optimisme y est de rigueur.

Or, quelle que puisse être la pression des événements et des milieux financiers sur le ministère, il ne faut pas croire qu'on ait absolument renoncé dans les sphères officielles à toute idée d'intervention.

Devant les contacts récents auxquels le Quai d'Orsay s'est prêté, une soudaine agitation s'est emparée des éléments interventionnistes, et des démarches multiples ont été faites autour de la Présidence du Conseil, en vue d'obtenir d'elle des assurances renouvelées de fermeté. Une offensive morale contre la Russie se dessine, à laquelle le gouvernement français ne manque pas d'opposer la plus faible des résistances.

Dans l'entourage du gouvernement, on affirme que tout projet militaire est, pour le moment, écarté, mais on demande avec une insistance toujours plus amère l'ajournement de la Conférence intereuropéenne et l'on arme les Etats limitrophes de la Russie, la Pologne, notamment.

A la tribune du Parlement, M. Poincaré, répondant à M. Ferdinand Buisson, affirme la volonté du gouvernement de secourir les affamés de la Volga, confirme l'existence d'une liaison étroite entre son ministère et le commissariat de Tchitcherine, mais revient par deux

fois sur son intention irréductible de ne pas reconnaître le gouvernement des Soviets.

L'avantage de la diplomatie pratiquée par M. Poincaré, de cette vieille diplomatie de notes, de démentis, de chuchotements confidentiels, c'est qu'elle permet d'évoluer sans choisir entre des positions contradictoires jusqu'au jour où l'on peut sauter sur une occasion favorable. En agissant ainsi, on parvient toujours, de quelque côté qu'on penche en définitive, à se trouver une ligne de conduite solide, une politique suivie pour justifier l'attitude qu'on a fini par prendre. C'est ainsi que M. Colrat, secrétaire de M. Poincaré, peut affirmer que la reprise de l'Alsace-Lorraine et la guerre de 1914 sont « l'aboutissement de toute une politique », celle de son patron, dans le même temps que M. Poincaré déclare qu'il n'y a été absolument pour rien.

On connaît les chances que peut avoir une politique de reprise des relations avec la Russie. Voyons celles que conserve une politique d'hostilité.

Au moment où la conversation est engagée avec l'Hôtel Métropole de Moscou, M. Paléologue, ancien ambassadeur de France à Petrograd, en relations personnelles avec M. Poincaré, fait, le 17 février, une conférence, à Paris, pour indiquer qu'il croit plus que jamais à la « mort violente » du régime avec lequel le Quai d'Orsay est en pourparlers ! Et il termine en rappelant que « le but prédominant de la France doit être de reconstituer une Russie libre, homogène et forte ». Par quels moyens ? On le devine aisément. Nous sommes loin déjà de la neutralité promise à Cannes !

Aux interviews favorables n'ont pas tardé à succéder dans le *Matin* de nouvelles calomnies. L'honorable Charles Crâne, ancien ministre des Etats-Unis à Pékin, déclare, le 20 février, que la Russie soviétique n'est plus « qu'une prison et qu'un asile d'aliénés », entasse en deux colonnes les mensonges les plus usagés, et termine

en interprétant ainsi le memorandum récent de M. Poincaré :

« Tous ceux qui, comme moi, ont l'expérience du noble peuple russe, approuveront les réserves de votre gouvernement, dont l'unique but est de préparer l'affranchissement et le bonheur durable de la démocratie slave. »

En vue de préparer cet « affranchissement », que le memorandum pas plus que la convention de Cannes ne mentionnaient, MM. Savinkof et Bourtzeff, toujours à la solde du ministère des Affaires étrangères, multiplient leurs déclarations aux journaux capitalistes.

Ils n'ont pas renoncé à leurs opérations. Toute la réaction russe émigrée, organisée derrière ces « révolutionnaires », se tourne avec anxiété vers les Etats baltiques, la Petite Entente et la Pologne, favorables au bienheureux ajournement de Gênes.

Que sortira-t-il de la réunion des ministres des Affaires étrangères qui se tiendra à Varsovie du 5 au 15 mars ? Et de la conférence économique de Belgrade où, aux côtés de M. Bénès, la Pologne se fera représenter ?

Cela dépendra, sans doute, beaucoup plus des divergences de vues qui séparent la France de l'Angleterre, que des intentions propres des gouvernements participants.

C'est ainsi que l'hostilité de la France à certains projets anglais touchant Pétrograd a joué, ces temps derniers, un rôle important dans l'échec de la politique d'intervention, à peine déguisée de la Finlande.

A tout moment, soit comme moyen de pression diplomatique d'une grande puissance sur une autre, soit comme but, la politique d'intervention et de renversement du pouvoir des Soviets par la force, peut reprendre de la faveur. Avec l'affaiblissement des organisations ouvrières, les gouvernements capitalistes ont retrouvé toute leur audace.

Le porte-parole de l'intervention au Parlement, M. Ehrlich, député de Paris, vient de rédiger avec M. Noulens, au nom de la *Ligue des intérêts français en Russie* (?) une « note au gouvernement » des plus tendancieuses. Outre la reconnaissance de tous les traités passés par les gouvernements blancs locaux, le rétablissement sans restrictions du droit de propriété et des libertés individuelles, l'obtention de gages solides et le paiement de toutes sortes de dommages, cette note exige préalablement à toute conversation sérieuse, une véritable mise en tutelle du gouvernement soviétique :

« La ligue, considérant qu'il est indispensable d'appuyer les revendications auprès du gouvernement russe sur des déclarations vérifiées et se rapprochant le plus possible de réalités indiscutables, demande avec insistance au gouvernement de prendre les mesures nécessaires pour assurer le contrôle et la vérification des déclarations faites au ministère des affaires étrangères, conformément au décret du 15 janvier 1919. »

Il ne s'agit de rien moins que de rendre impossible toute reprise des relations par des demandes exorbitantes ou d'organiser, au cas de reprise des relations, une mission d'espionnage et d'action contre-révolutionnaire en Russie. L'origine de la note suffit à dénoncer ses intentions.

Mais le *Temps* du 21 février va plus loin. Il se fait complaisamment l'interprète des interventionnistes allemands, monarchistes avérés.

On se souvient de l'émotion soulevée par l'interview accordé le 22 décembre, par le général Hoffman, au *Matin*. C'est à la même porte que M. A. Guillerville, pour le compte du *Temps*, a été frapper.

M. Rechberg et le général Hoffman n'ont pas dû être peu flattés de cette démarche singulière.

Une fois de plus, l'un comme l'autre ont développé leur grand plan d'attaque de la Russie soviétique par les troupes anglo-franco-allemandes, la nécessité du renversement du pouvoir des Soviets pour rétablir l'économie de l'Europe et leur projet de consortium pour l'exploitation du pays ainsi « délivré ».

On ne peut sauver la Russie, ont-ils conclu, que par « l'intervention chirurgicale ».

Quelles que soient les précautions prises par M. Guillerville pour indiquer qu'il se borne à « traduire », il est assez significatif de voir le *Temps* accueillir aussi largement les déclarations des pangermanistes de l'entourage de Ludendorff et afficher par là son internationalisme de classe.

Tous ces éléments d'information sont symptomatiques et méritent d'être retenus. La campagne engagée va se poursuivre.

Dans un moment qui peut être décisif pour l'avenir de la Russie des Soviets et du prolétariat international, il est utile de faire connaître à l'opinion ouvrière la nécessité qu'il y a pour elle de veiller plus que jamais et de ne point se laisser endormir par la seule promesse d'une victoire qui n'est pas encore remportée.

Les Intérêts et la Sottise

AU seuil de notre rubrique, nous tenons ce mois-ci à saluer, comme une délicate rareté dans ce monde imbécile de petits bourgeois chauvins applaudissant à leur ruine par les grands, les paroles intelligentes d'un sceptique qui sut choisir, les paroles prononcées par notre grand maître, collaborateur et ami, Anatole France, au banquet de la Ligue des Droits de l'Homme :

Par pitié ! si nous aimons la gloire, si nous voulons être la première nation du monde, que ce soit par la raison, par la sagesse, par une juste intelligence de ce qui est possible et de ce qui est bon, par un regard tranquille qui embrasse le genre humain, enfin, selon la belle parole de Goethe. Soyons bons Européens.

Rapprochez cela, je vous prie, de ce filet paru le même jour dans « l'Acier », journal des intérêts qui grouillent autour du Comité des Forges :

La ténébreuse et souterraine politique antifrançaise vient d'être mise en échec. Il appartient de lui infliger une déroute définitive. « En 1914, écrivait, il y a quelques jours, un journal anglais, la France était faible, et elle avait beaucoup d'amis. Aujourd'hui, elle est seule, mais elle est la maîtresse de la situation. »

La France est, en effet, la maîtresse de la situation, parce que, dans le désordre universel, elle représente les droits de la raison qui s'appuie sur la force.

Des canons ! Des munitions ! Vive Poincaré !

ALLONS donc faire un petit tour de victoire. Il nous est tombé ces jours-ci sous les yeux une courte brochure éditée par l'Association du Monument de Notre-Dame de Lorette et paraissant tous les deux mois. Celle-là était du mois de mai...

Dans le cours de la brochure, quelque chose vous empoigne, une liste des morts « nouvellement identifiés dans la région de Lorette et les renseignements incomplets pouvant aider à l'identification ». Trente mois après...

L.....ourn..... GLEMET Pierre.
GAB....., fils de Léon
Vincent et de Bourgoin
Marie-Louise, résidant à
Bourges et domicilié à
Amo.....
GALMICHU Paul.
HU..... Emile.
BO..... François.
LEB..... D Joseph.
.....REL Victor.

Lons-le-Saunier, 1912
150^e R. I., 3^e Cie

Il y en a ainsi pendant cinq pages.

Plaques d'identité rongées par les sels de la terre, bouts de lettres, carnets, enveloppes où l'on s'est efforcé de découvrir le nom des soldats de cette armée de 100.000 morts qui pave Lorette...

Mais quoi de plus ignoble aussi que ce programme de réjouissances — annonciateur des pires saint sulpicieries architecturales — qui suit, entre des réclames pour la Jouvence de l'abbé Soury, les bons mots du maréchal Pétain et les dragées antiépileptiques :

PROGRAMME

A Arras. — Dès l'arrivée du train, visite rapide de la ville sous la conduite de guides autorisés. — A 11 h. 1/4,

Messe dans les ruines de la Cathédrale, avec le concours des « Orphéonistes d'Arras » et des « Chanteurs de Notre Dame ». — Allocution de Monseigneur JULIEN, évêque d'Arras. — Photographie du Groupe dans les Ruines. — A 13 h., Déjeuner dans les meilleurs Hôtels de la ville. — A 14 h., Départ pour Lorette. Traversée des Champs de Bataille par Sainte-Catherine, Ecurie, La Targette, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire.

A Lorette. — A 16 h., Défilé du Cortège. — Chœurs patriotiques. — Discours. — Pose de la Première Pierre. — Chant de la Marseillaise.

« Photographie du groupe dans les ruines », « déjeuner dans les meilleurs hôtels de la Ville » 1 S'en occupent-ils ces gens-là, de votre gloire, hein, LEB..... D François,REL Victor !

DANS le même ordre d'idées, à signaler un article de Franc-Nohain, dans l'Echo de Paris du 19 février, à propos de ce livre : La Dernière Lettre, où ont été recueillis, dans une intention évidente de propagande patriotique, les derniers mots écrits par des soldats tombés sur les lignes. Toujours la même méthode de gouvernement par les morts, ces électeurs silencieux et commodes : « Le sacrifice de tous les soldats tombés pour la défense de la Patrie fut d'autant plus sublime qu'il fut librement consenti », a écrit en tête de ce livre douloureux le maréchal Foch, qui opère lui-même et présente ses morts...

Et là-dessus, Franc-Nohain, ricaner professionnel, de nous accuser de ricaner devant cette détresse et ce deuil.

« Cet aspirant mort à Verdun, dit-il, ce caporal tombé en Artois, ce sous-lieutenant blessé mortellement en Champagne, ce fusilier marin de l'Yser, ce sergent d'infanterie coloniale, ce zouave, ce chasseur, cet artilleur, ce fantassin et tant d'autres — tous ceux-là sont-ils aussi des bourreurs de crâne ? »

Non, Franc-Nohain, non, mais les victimes des « bourreurs de crânes », les « crânes bourrés ».

De pauvres diables morts « pour la France » et qui ne savaient pas qu'ils mouraient pour les intérêts de 18 banques.

Ce qu'il y a, en effet, de plus atroce quand on lit ce livre, c'est de songer précisément à l'enthousiasme affectueux et naïf de ces petits gars qui, récitant leur catéchisme patriotique, allaient se faire tuer pour une patrie qui leur avait été volée.

Nous ne blasphémions pas pour le plaisir.

Ce qui fait de la Patrie un monstre, c'est qu'en régime capitaliste son idéal ne s'appuie plus sur aucune réalité sociale. Elle n'est pour la classe au pouvoir qu'une convention d'ordre économique dont la notion ne se survit dans les masses qu'à coup de publicité tapageuse et de manuels civiques.

TANDIS que le Matin entame, un jour sur deux, la défense des bolcheviks (avec peut-être le secret espoir de les compromettre), dans l'Economiste Européen, M. René Théry les justifie en les attaquant à propos des concessions. Et il cite cet excellent passage d'un article de Tysperovitch paru dans le Mouvement Syndical International :

Ce ne sont pas des entrepreneurs ordinaires qui prendront des concessions, mais des entrepreneurs-brigands, des capitalistes de haute volée, qui ne sont pas armés de force seulement, mais de duperie et d'intrigue, des gens habiles, décidés, audacieux, et prêts à tous les risques. Il s'ensuit une nouvelle tâche pour nos syndicats professionnels ; il faut qu'ils se souviennent, pour le cas actuel, des méthodes employées avant la Révolution d'octobre. S'ils s'inoculent ce vaccin préventif, nous n'avons rien à craindre d'une récidive de la maladie capitaliste.

Et M. René Théry ajoute :

Ainsi, le but poursuivi par les Soviets apparaît clairement : incapables de remettre en marche par leurs seuls moyens les usines que leur régime a arrêtées, ils appellent les étrangers à leur secours, mais avec le ferme dessein de ne leur laisser aucun profit personnel en rémunération de leurs efforts, et dans l'intention de se débarrasser d'eux aussitôt que les exploitations, revenues à une activité normale, leur sembleront susceptibles d'être utilement rendues aux organisations bolchevistes.

Eh oui, c'est bien à peu près cela et la passion du lucre est si grande parmi les industriels, financiers et commerçants de tout acabit que c'est elle qui l'emportera.

Ce qu'il faut, à Gênes, c'est un prospectus de société anonyme — un prospectus de société anonyme pour la formation de l'humanité, au capital illimité.

Ce mot grandiose n'est pas de nous. Il est d'un journaliste anglais.

M. Sisley Huddelson, dans le dernier de sa série d'articles du Westminster Gazette, prend, avec un terrible humour, la défense de l'entente franco-anglaise :

N'allons-nous pas, dit-il, nous lasser de représenter certains peuples comme la lie de l'univers, comme complètement différents des autres peuples civilisés ? D'abord, c'était l'Allemagne qui n'était pas humaine. Ensuite, c'était la Russie. Je me souviens que la Bulgarie, d'un admirable pays que c'était, est tout à coup devenue la plaie la plus noire de la carte d'Europe. Nous avons vu la Grèce subir bien des changements, et la Turquie est peuplée soit par des gentlemen exceptionnels, soit par de parfaites canailles. Il est regrettable que la France soit, pour certaines personnes, devenue une nation d'imbéciles et de coquins. De tels contrastes absolus n'existent naturellement pas entre les peuples, et c'est dommage que cette légende, stupide entre toutes, ait passé à la France.

Quel amusant aveu, mais aussi quelle triste constatation d'isolement...

LA démocratie bourgeoise anglaise nous donne, de son côté, le spectacle de la plus lamentable défense dans les questions coloniales...

Enhardi par l'échec politique de Ghandi, inquiète de la multiplication des actes de violence dans l'Inde et l'Egypte, elle déclare ne conserver ses possessions que par purs altruisme, sollicitude et générosité.

« Le jour que nous quitterons l'Inde, dit le New Statesman avec quelque cynisme, nous la livrerons à l'épée. Ce n'est pas une conjecture, c'est une certitude. »

Et le Daily Express ajoute :

« L'Egypte est incapable de se protéger contre le premier envahisseur ambitieux sans la sécurité d'une garantie britannique pour sa protection. »

CHEZ nous les batailles de banques continuent. M. Francis de Miomandre, au cours d'un petit article digestif, faisait remarquer dans l'Europe Nouvelle que les banques, depuis la guerre, poussaient un peu partout.

Elles ont tellement bien poussé qu'elles s'encombrent, se font tort et réclament du gouvernement qu'il consolide les mieux en cour et qu'il assomme les plus gênantes. Ne cherchez pas ailleurs l'origine de l'instruction ouverte contre les « propagateurs de faux bruits ». Le faux bruit constituant l'essence même des spéculations en Bourse et le dernier mot du gouvernement par la démocratie bourgeoise, personne n'a jamais eu l'idée de faire contre lui l'effort que l'intelligence et la vérité eussent commandé.

Non, il s'agit simplement de rechercher les auteurs, les propagateurs de certains « faux bruits » parfaitement définis.

Faire dire, quand on a un gros paquet de Bakou à vendre, que le ministère Poincaré est par terre, ne constitue pas un faux bruit, mais annoncer que la banque Z (dont on sait qu'après avoir dévoré tous ses dépôts elle ne surnage plus qu'à l'aide de complaisances politiques) est menacée de déconfiture, voilà un faux bruit nettement caractérisé.

Ces messieurs de la Finance savent, en effet, distinguer entre ce qui touche les politiciens qui ne sont que leurs employés et ce qui concerne leurs intérêts de souverains.

ILS ont trouvé, je pense, un parfait serviteur en M. de Lasteyrie. Il est vrai qu'il est presque de la profession, du « milieu », comme disent les barbeaux de la place Pigalle.

Au moment où Paul Laffont, ce membre surprenant du ministère Poincaré, brandit ses foudres ariégeoises au-dessus des travailleurs des P. T. T., qui osent réclamer contre l'impôt sur les salaires, M. de Lasteyrie, ministre des finances, écrit, d'une encre chargée d'intentions :

« Il est également nécessaire d'appliquer aux contribuables de mauvaise foi toute la rigueur des lois et de faire preuve vis-à-vis des redevables coupables seulement d'ignorance ou d'une négligence fortuite d'une large tolérance. A l'égard des premiers, la répression doit être sévère pour être à la fois juste et exemplaire ; vis-à-vis des seconds, la modération s'impose, si on veut réussir à faire pénétrer dans les mœurs, sans soulever des protestations légitimes, une législation complexe et sur tant de points entièrement nouvelle ».

Cela s'entend de soi-même, n'est-ce pas et si les employés des finances n'ont pas compris dans quelle classe peuvent se recruter « les redevables coupables seulement d'ignorance ou d'une négligence fortuite », c'est qu'ils sont définitivement atteints du plus impardonnable bolchevisme.

AU milieu de tant d'ordure parée, un coup d'air pur : Nansen. Un grand bourgeois humanitaire. Quelque chose de rare et de haut. Une absurdité : un cœur.

Mais aussi quelle fête pour tout ce qu'il y a de bon, épars un peu partout, parmi les classes hérissées.

La Volga et ses petits enfants, ses vieillards et ses femmes qui meurent, évoqués par un homme qui a connu la faim et le froid, durant son épopée polaire. Le refus des crédits, il y a quatre mois, par la scandaleuse Société des Nations. Des millions d'être condamnés à mort. Tout un peuple accouru au Trocadéro pour essayer de sauver quelque chose, par l'Amour, contre les implacables raisons d'Etat !



La Vie sociale et économique

Les aspects sociaux du mouvement Gandhi dans l'Inde

Par RAM-PRASSAD-DUBÉ

La question de l'Inde est l'une des plaies qui affectent le plus douloureusement l'impérialisme britannique.

On a sur ce sujet beaucoup publié et fort peu compris, chacun suivant ses tendances voulant voir dans le mouvement Gandhi ce qu'il ne contenait pas. L'Europe le juge avec la mentalité occidentale.

Nous avons demandé à un révolutionnaire Hindou fort connu — que les poursuites de la police anglaise forcent à se dissimuler sous un pseudonyme — de nous décrire le mouvement Gandhi vu de l'intérieur.

N'appartenant pas au mouvement Gandhi et plus proche du communisme internationaliste que du nationalisme individualiste, nul ne pouvait plus impartialement que lui, décrire les aspects sociaux du mouvement qui se développe dans l'Inde et dépasse déjà ses initiateurs.

Jamais depuis le jour où Gautama Bouddha a jeté le défi à la construction hiérarchique de la société hindoue en prêchant l'amour et l'égalité entre les hommes, il n'y a eu dans l'Inde bouleversement social ni mouvement de masses pareils à ceux qui l'agitent aujourd'hui. Mais tandis que la prédication sociale du Bouddha se traduisit par la révolte contre la domination des Brahmanes (la caste des prêtres) et contre celle des Kshatriyas (la castes des militaires et des grands propriétaires) et revêtit surtout un caractère religieux, le mouvement actuel est nettement politico-économique et aura des conséquences incalculables, bien que son but immédiat soit le renversement de l'impérialisme étranger.

La domination anglaise sur l'Inde a été une exploitation économique et politique; elle est, de plus, une humiliation sociale. Les impérialistes-capitalistes de la Grande-Bretagne ont réduit l'Inde pendant le siècle écoulé à une dépendance politique absolue. Ils ont exploité économiquement l'un des pays les plus riches de la terre sur une échelle si gigantesque que le peuple hindou souffre aujourd'hui d'un état de famine chronique, tandis que la petite île anglaise a pu construire un empire formidable sur les bénéfices de la spoliation de l'Inde et se lancer dans des conflits sans nombre pour l'asservissement d'autres peuples. Ajoutez qu'un effort constant a été fait pour retarder le développement social et intellectuel des indigènes. Chacun de ces faits a contribué à réveiller la conscience et l'amertume du peuple de l'Inde, et l'ont amené aujourd'hui à s'attaquer sérieusement au problème de son émancipation.

Un peuple européen, se trouvant dans une situation analogue, envisagerait la révolte à main armée. Mais le peuple de l'Inde, dispersé à travers un pays immense qui comprend plus de 300 millions d'hommes, parlant onze langues différentes, divisé par des sectes religieuses dont les principes sont nettement opposés, ayant en outre une tradition sociale qui remonte à plus de trente siècles, vient de mettre en pratique une nouvelle méthode de solidarité des masses, et sans aucune armée, il entreprend la tâche de renverser l'Empire britannique. Ce mouvement est essentiellement hindou de caractère et la personnalité qui le domine est celle de Mohandas Karamchand Gandhi.

Le congrès national hindou, convoqué pour la première fois en 1885, et dont les leaders — jusqu'en 1918 — furent toujours des avocats, des propriétaires et des hommes d'affaires, se contenta longtemps d'offrir l'occasion de beaux discours et d'élaborer un programme de collaboration avec les dirigeants anglais. Aujourd'hui ce même congrès, qui a adopté le programme de Gandhi, est devenu une immense force unificatrice et peut être considéré comme une véritable représentation de la volonté populaire.

Sans nous préoccuper de la partie politique du programme présenté par le congrès (et qui d'ailleurs n'a pas encore été nettement définie), nous nous limiterons à l'étude de sa partie sociale.

Le programme vise surtout :

a) L'abolition du « contact interdit », c'est-à-dire de cette distinction de castes qui place 50 millions d'Hindous hors de la société orthodoxe sous prétexte qu'ils sont des êtres trop impurs pour entrer en contact avec les castes supérieures.

b) La résistance sans violence aux autorités, et le sacrifice individuel pour la régénération sociale et l'émancipation politique de l'Inde.

c) La tolérance religieuse absolue.

d) Le « retour au rouet », pour aider au développement de l'industrie locale, afin de permettre au pays de se suffire économiquement et de mettre une fin à son exploitation par les capitalistes étrangers.

Nous allons envisager chacun de ces points.

**

On a toujours considéré que le système des castes, qui divise la vaste population de l'Inde en quatre groupes rigides et héréditaires, avec un grand nombre de sous-groupements dont les membres ne peuvent ni se marier ni même dîner ensemble, constitue un énorme obstacle au progrès et à la liberté. En marge des castes se trouvent les 50 millions de hors-castes — ceux qu'on ne doit même pas toucher. Ce sont eux qui pratiquent les métiers « malpropres » ou « impurs ».

A travers les siècles de l'évolution de la société hindoue, il y a eu plusieurs tentatives faites pour abolir ces distinctions cruelles et arbitraires entre les hommes. Après le mouvement bouddhiste, il y eut ceux des XIII^e et XIV^e siècles dont Ramanuja et Chaitanya furent les chefs ; le mouvement des Sikhs au XV^e siècle, l'Arya Samaj et le Brahmo Samaj au cours du XIX^e siècle : toutes ces tentatives cherchaient à résoudre le problème des castes, mais elles ne connurent qu'un succès passager, n'ayant pas approfondi suffisamment l'étude de leurs moyens d'action. Finalement, au XIX^e siècle, la société hindoue forcée de se défendre contre les exploiters étrangers et contre les missionnaires chrétiens, vit se développer un nationalisme orthodoxe et réactionnaire qui entrava sérieusement la solution du problème social. Ce fut l'un des résultats de la domination anglaise.

Quant à Gandhi, bien qu'il n'ait pas encore découvert l'ultime base économique de la reconstruction de la

société hindoue, il lui a rendu néanmoins un énorme service : il a su développer une philosophie de responsabilité individuelle où la conscience individuelle équivaut à la conscience sociale. Cette philosophie considère l'abolition du « contact interdit » comme le point central de l'effort vers « la Swaraj », l'indépendance. L'origine du mouvement de Gandhi n'est ni d'ordre éthique ni d'ordre métaphysique ; c'est un appel pratique, basé sur des intérêts sociaux et économiques, et sur le respect de soi-même ; choses qui sont toutes compréhensibles aux masses.

Tandis que tout mouvement social dans le monde — sauf celui de la Chine — se manifeste sectaire, dominé par une église ou un parti, et imposant à ses membres l'obéissance à l'église ou au parti, le mouvement Gandhi fait de l'individu une unité sociale, ayant une discipline qu'il se donne, et n'étant soumis à aucune autorité extérieure. Comme Gandhi l'a souvent répété (et l'on trouve ces paroles, une fois de plus, dans le numéro du 5 janvier de son journal « la Jeune Inde ») : « Une organisation qui doit sa puissance morale ou sa vie matérielle à quelque force extérieure, n'est qu'une excroissance artificielle et n'a aucun droit à l'existence. »

L'idée que l'abolition du « contact interdit » est essentielle à l'émancipation nationale a obtenu déjà quelques résultats. Des membres de différentes castes ont dîné ensemble ; certains se sont même mariés. Cela est déjà toute une révolution dans le système social hindou. On observait, en effet, le « contact interdit » et la prohibition de dîner ensemble jusque dans le prolétariat, où les distinctions de castes ont sérieusement entravé le développement de la conscience de classe. A Bombay et dans d'autres centres industriels, il n'est pas rare que des hommes qui travaillent à la même machine, mais qui appartiennent à des castes différentes, refusent encore de s'asseoir à la même table ou de manger côte à côte.

Partout dans l'Inde, Gandhi a essayé d'encourager les gens à se réunir pour dîner ensemble, cela constituant un premier pas nécessaire dans la voie de l'abolition du « contact interdit ». A ce sujet, l'« Amrita Bazar Patrika » du 1^{er} janvier écrit :

« Après la clôture du Congrès, hier soir, un énorme meeting des classes inférieures a eu lieu dans le pandal du Congrès... Plus de 50.000 personnes appartenant à toutes les castes et à tous les cultes s'y rencontrèrent et s'assirent ensemble par terre. On y vota la résolution suivante : que tous les Hindous abolissent le « contact interdit » ; que les Unthajs (ceux dont le contact est interdit) abandonnent le sentiment de leur déchéance et qu'ils jouissent des droits sociaux, politiques et humains, dont tout Hindou a le droit de jouir dans l'Inde... Après le meeting on servit des rafraîchissements aux Hindous, aux Mahométans et aux Unthajs... Ils se mêlèrent, les Hindous et les Mahométans mangeant dans le même plat. »

Il est probable que le mouvement nationaliste, secondé par l'oppression économique qui pèse sur le prolétariat, arrivera enfin à résoudre le problème séculaire des castes ; à moins que l'esprit de caste ne soit une forteresse tellement inexpugnable que les millions d'hommes qui ac-

ceptent le credo de Gandhi ne forment, finalement qu'une caste de plus ! La société hindoue a si souvent dérouter les réformateurs et les révolutionnaires sociaux que cela pourrait bien arriver ! On peut même dire que si un parti communiste réussissait à se former dans l'Inde — un parti ayant dix millions de membres — il risquerait de devenir une nouvelle caste hindoue et de se perdre dans la vaste mer obscure de la population de l'Inde.

**

L'antagonisme entre les grands cultes hindous et mahométans constitue une autre barrière que le mouvement de Gandhi a renversée. Les Hindous ont un système héréditaire de castes tandis que les Mahométans considèrent que tous les hommes sont égaux et ne reconnaissent aucune distinction de naissance. Les Hindous, pour des raisons religieuses et économiques considèrent que la vache est un animal sacré ; mais les Mahométans mangent du bœuf. D'autre part, la religion des Mahométans leur défend de manger du porc, les Hindous cependant en mangent. Hindous et Mahométans ne peuvent pas se marier ensemble. Les Hindous ne pouvant pas se marier en dehors de leurs castes, ils ne peuvent, à plus forte raison, se marier en dehors de leur religion. Pour les Mahométans, les Hindous sont des « kaffirs » ou du moins ils ne sont pas des « Hommes du Livre » — catégorie qui comprend seulement les Juifs et les Chrétiens outre les Mahométans. Toutes ces différences sociales et religieuses, et, chez les Hindous, le souvenir des invasions musulmanes ont aidé à développer l'hostilité existant entre ces deux énormes groupements d'hommes — les Hindous se chiffrent par 200 millions, les Mahométans par 70 millions. Enfin la politique impérialiste de l'Angleterre a fait de son mieux pour élargir le fossé entre Hindou et Mahométan, encourageant les émeutes d'origine religieuse, et favorisant la minorité — c'est-à-dire les Mahométans — contre les Hindous.

Au grand désespoir du gouvernement anglais, cette hostilité n'existe plus. Deux faits ont contribué à une entente cordiale entre les deux fractions ; d'une part, le démembrement de la Turquie et l'occupation par les troupes anglaises des lieux saints de l'Islam — ce qui a définitivement dressé les Mahométans de l'Inde contre les Anglais et les a convaincus que seul le renversement de l'Empire de la Grande-Bretagne peut sauver leurs coreligionnaires ; d'autre part, la diplomatie des chefs hindous (et surtout celle de Mahatma Gandhi) qui ont soutenu leurs compatriotes mahométans dans la lutte pour leur religion contre l'empire britannique. Aujourd'hui les deux cultes ne forment qu'une seule unité combattante.

Les effets sociaux de ce nouvel état d'esprit se font déjà sentir. Les chefs mahométans ont rédigé un manifeste contre l'abatage des vaches — pareil à celui que l'émir d'Afghanistan lançait au moment de la guerre anglo-afghane de 1919 ; les membres des deux cultes se recherchent de plus en plus — il y a même une tendance parmi les chefs religieux mahométans à comprendre les Hindous parmi les « Hommes du Livre » — afin d'obte-

nir que les mariages entre Hindous et Mahométans aient une validité religieuse.

**

L'importance considérable que le mouvement de Gandhi donne au « retour au rouet » sera difficilement comprise par les Européens.

Le coton brut est, depuis des dizaines d'années, l'un des plus importants articles d'exportation de l'Inde. Ce coton approvisionnait l'industrie anglaise du textile en matière première et l'Inde était forcée de racheter son propre coton, une fois filé et tissé, à des prix très élevés, dans les usines de Liverpool et Manchester. Le mouvement de Gandhi a déclaré le boycottage de tout produit anglais, surtout le boycottage du textile. Or, il faut toujours vêtir le peuple. Dans ces conditions on doit, soit importer des machines (qui ne soient pas de fabrication anglaise) que les capitalistes hindous feront fonctionner ; soit revenir au rouet, c'est-à-dire encourager l'industrie à domicile. Pour la première solution il aurait fallu d'abord avoir recours à l'étranger ; ensuite on aurait favorisé l'exploitation du peuple par les capitalistes indigènes ; le « retour au rouet » rend les masses indépendantes économiquement et en même temps leur épargne les tristesses de l'industrialisme occidental. Le « charkha », le rouet national, est employé chaque jour davantage. Ce fait a déjà eu des conséquences considérables. L'exportation des étoffes anglaises dans l'Inde a bientôt diminué de plus de vingt-cinq pour cent. Partout, dans le pays, on a brûlé des quantités de tissus d'origine étrangère. Dans toutes les castes on porte de plus en plus le khaddar ou homespun grossier, qui est tout ce qu'on a pu fabriquer pour le moment. Les chefs bourgeois du mouvement ont abandonné luxe et fortune et se sont fait emprisonner par milliers. Voilà ce qui est très caractéristique du mouvement actuel dans l'Inde. Dans les pays européens le prolétariat espère vivre un jour dans le confort matériel réservé à la bourgeoisie. Dans l'Inde, les intellectuels de la bourgeoisie ont adopté la simplicité de la vie des masses, quels que soient leur idéologie ou leurs plans d'avenir. L'élite des intellectuels bourgeois — des milliers d'hommes — a volontairement sacrifié tous ses privilèges et n'a plus aujourd'hui d'autre demeure que la prison.

L'encouragement de l'industrie à domicile a mis fin à l'émigration des travailleurs de la terre vers les centres industriels en leur fournissant le métier supplémentaire nécessaire à leur existence.

**

Pour la première fois aussi dans l'histoire de l'Inde, les femmes commencent à jouer un rôle dans le mouvement. Celle qui fut toujours tenue à l'écart de toute vie sociale ou politique lui donne maintenant sa collaboration ; des milliers de femmes hindoues travaillent au développement de l'industrie à domicile ; elles assistent aux conférences et aux Congrès ; elles s'engagent dans l'association illégale des volontaires ; et elles aussi sont envoyées en prison.

Quinze mille femmes assistèrent au congrès tenu en

décembre 1921 à Ahmedabad. Une femme mahométane fut nommée présidente de la section des femmes. Comme le disait Gandhi lui-même, bien que, parmi les femmes, beaucoup ne connaissent pas encore toute la signification de la lutte, elles savent bien cependant qu'on a besoin d'elles et que le combat est engagé partout dans l'Inde contre la domination anglaise. Les commissions des congrès comprennent nécessairement un certain nombre de femmes aussi bien que des membres — hommes et femmes — des castes jusqu'ici méprisées.

Dans son hebdomadaire « La Jeune Inde », du 5 décembre, Gandhi explique sa conception du rôle de la femme dans la lutte actuelle. « Les femmes doivent être prêtes, elles aussi, à aller en prison », dit-il, et il ajoute « qu'il est content que trois femmes de Calcutta leur aient déjà montré le chemin. » Il faut que la femme s'engage sur la ligne de feu ; qu'elle comble les vides dans les rangs où les hommes sont tombés. Il fait appel aux hommes en les priant de ne pas empêcher la femme de remplir son devoir, tout en se rendant bien compte que l'héritage de tant de siècles d'ignorance et de réclusion empêchera la grande majorité des femmes de prendre part au mouvement. « Nous avons demandé au gouvernement anglais, conclut-il, de n'épargner ni les femmes, ni les enfants. Il ne les a certainement pas épargnés dans le Punjab pendant l'état de siège... Si nous autres, hommes, voulons que nos sœurs prennent part à notre mouvement, il faut bien que nous concédions au gouvernement le droit de les emprisonner au même titre que les hommes... Il serait lâche de jeter un défi à l'ennemi et de le condamner ensuite pour avoir accepté notre défi... »

Gandhi conseille aux femmes de s'organiser, et de s'engager dans l'association illégale de volontaires. La section des femmes au congrès national a voté une résolution dans ce sens.

**

Pour ce qui est de l'avenir, un des faits les plus significatifs sera le développement et l'extension de l'organisation des travailleurs sous la direction des chefs du mouvement politique. Avant Gandhi, le mouvement nationaliste était encore limité à la classe bourgeoise et n'avait aucunement pénétré les masses. C'était alors un faible mouvement d'opposition au gouvernement anglais ; les débats des congrès et des conférences avaient lieu habituellement en anglais afin que les autorités pussent les suivre. Depuis l'arrivée de Gandhi avec son programme de non-coopération, d'organisation des masses, de boycottage économique et de « retour au rouet », le mouvement nationaliste est devenu de plus en plus un mouvement de masses et toute l'agitation a lieu dans la langue des masses. Les chefs ont compris qu'une révolution politique n'était pas possible si les notions morales et la condition matérielle des masses devaient rester sans changement. Il fallait donc organiser les travailleurs industriels et agricoles et leur imposer le programme du Congrès. Sous la direction des chefs politiques on créa des syndicats dans les quelques grands centres industriels de l'Inde et des grèves, dont on a beaucoup parlé furent déclenchées, presque toujours pour seconder le mouvement

national de révolte contre l'impérialisme anglais. Le prolétariat lui-même est loin, en effet, d'être conscient et la présence d'un despotisme étranger fait qu'il répond d'autant plus facilement à l'appel lancé par la bourgeoisie et les intellectuels pour la coopération des classes contre l'ennemi commun.

Deux forces sont en présence dans le mouvement ouvrier actuel qui reflètent tout ce qui sépare l'Inde de l'Europe.

D'une part nous avons quelques jeunes hommes de retour d'Angleterre qui veulent organiser les travailleurs de l'Inde selon le modèle du Trade-Unionisme ; de l'autre, il y a des hommes qui ont puisé dans la pensée purement hindoue des tendances nettement anarcho-communistes. Les premiers se réclament d'un développement social et économique aussi étranger à l'Inde et à ses besoins que lui serait étrangère, par exemple, la forme russe du communisme avec son haut degré de centralisation ; la tendance anarcho-communiste, elle, suit une voie spécifiquement hindoue : la création d'unités décentralisées, complètes et indépendantes.

Gandhi, comme leader, a participé des deux tendances ; l'une entraînant l'avocat dans les voies constitutionnelles anglaises, l'autre poussant le chef hindou à appliquer à la solution des problèmes politiques et sociaux la méthode de la responsabilité de l'individu et de la décentralisation. La première agit en lui comme une espèce de poison et elle est déjà en train de le faire échouer comme chef politique dans la lutte contre l'impérialisme britannique.

Il est toujours prêt à faire des concessions, des compromis, et lorsqu'il faut traiter avec l'ennemi il est naturellement loin d'être à la hauteur des habiles commerçants d'Etat de l'Angleterre. Voilà la partie de son action qui ne sera pas durable. Par contre, on peut regarder comme un événement dans l'histoire de l'évolution sociale de l'Inde son agitation pour la mise en pratique de la philosophie hindoue. C'est cela et cela seulement qui a animé d'une vie nouvelle les masses populaires et qui a réveillé toute l'énergie jusqu'alors latente et tout l'idéalisme constructif du peuple hindou opprimé.

A l'inverse de l'Europe, l'Inde a toujours attaché plus d'importance à la construction sociale qu'à la construction politique. C'est un fait curieux que même dans l'organisation compliquée des castes il n'y a rien qui corresponde à des collèges de popes ou de cardinaux ni à tous autres comités exécutifs centraux. Chaque individu doit représenter les principes et les idées de sa caste ou de son culte, il est soumis uniquement à l'idée et non pas à une autorité quelconque en dehors de lui-même.

Et c'est exactement cette méthode de construction sociale que Gandhi est en train d'appliquer à la solution du problème national. Le succès de son mouvement dépendra, dans l'avenir, de la constance avec laquelle il maintiendra le principe qui veut, par le perfectionnement de l'individu, atteindre les buts sociaux et nationaux les plus élevés. Nous pouvons prédire que Gandhi échouera comme politicien, mais son enseignement aura marqué une étape capitale dans la révolution sociale qui est en train de s'accomplir dans l'Inde.

